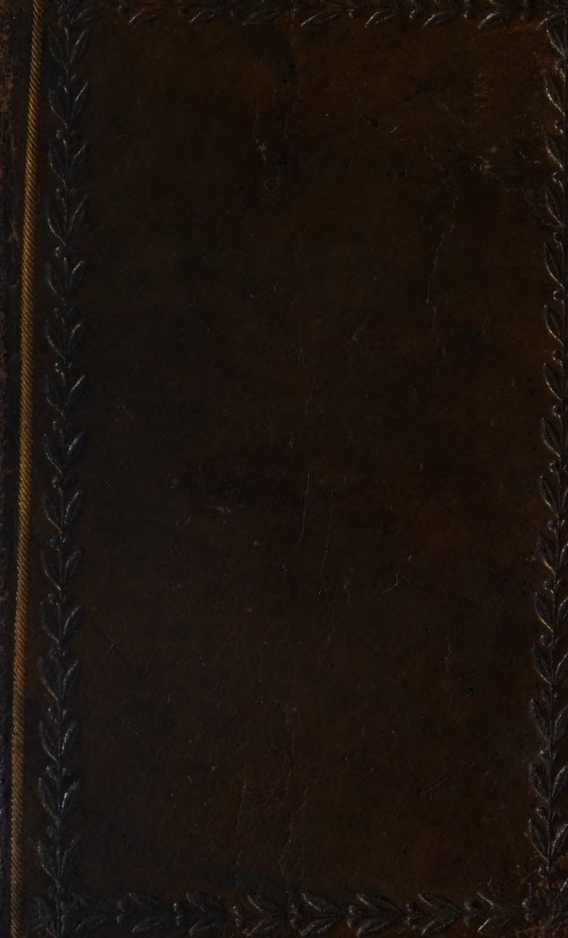
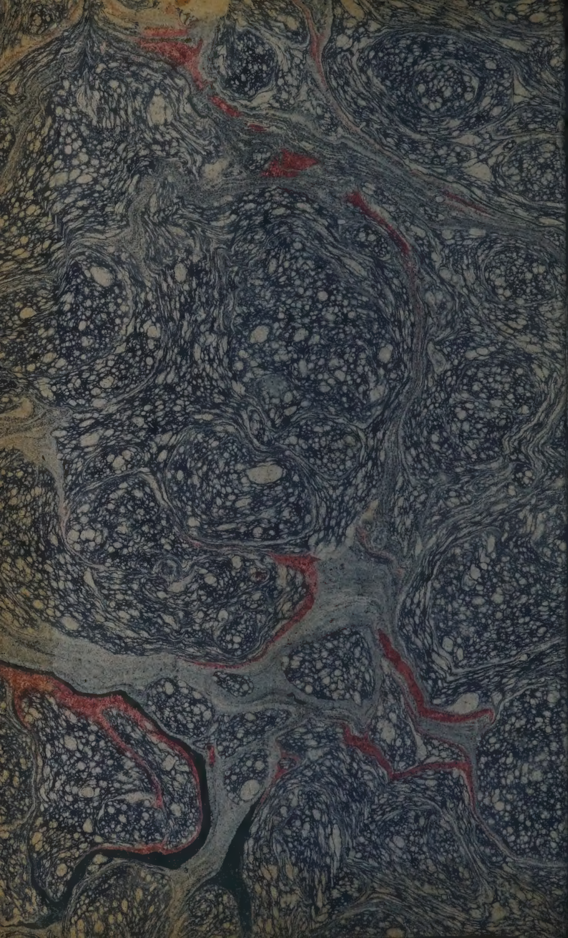
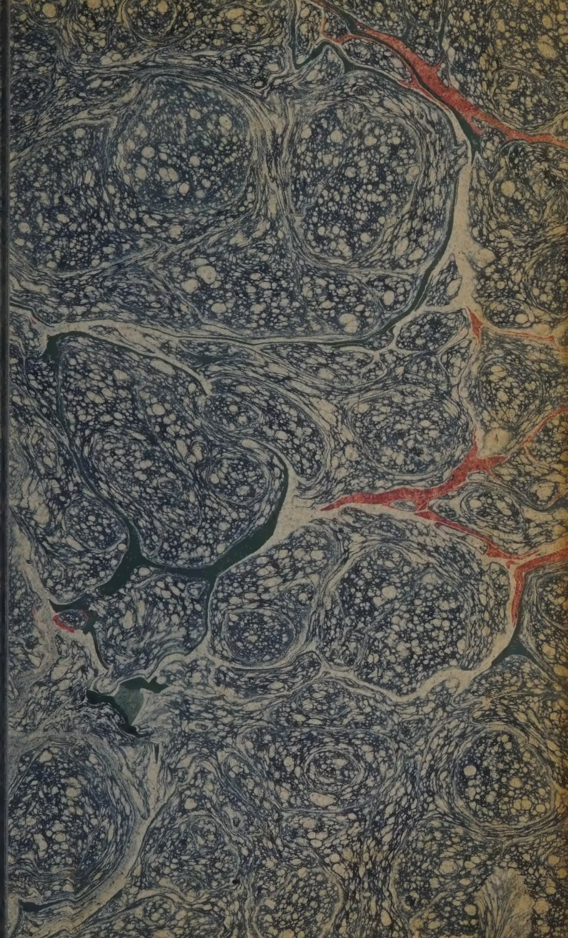






LA PERSE.

LA PERSE,

OU

HISTOIRE, MŒURS ET COUTUMES DES HABITANS DE CE ROYAUME;

OUVRAGE TRADUIT OU EXTRAIT DES RELATIONS LES PLUS RÉCENTES;

PAR M. NARCISSE PERRIN;

Avec une notice géographique, et un essai sur la littérature persane;

PAR M. ÉDOUARD GAUTTIER;

Secrétaire adjoint à l'école royale et spéciale des langues orientales, établie près la Bibliothèque du Roi, l'un des collaborateurs de la Biographie universelle, de la Revue encyclopédique; membre de plusieurs Sociétés savantes, etc

Ouvrage orné de 61 gravures, d'après des peintures persanes ou des dessins authentiques.

TOME SIXIÈME.

PARIS,

NEPVEU, Libraire, Passage des Panoramas.

1823.

LA PERSE.

LIVRE XVII.

DES ATHLÈTES ET DE LEURS EXERCICES.

Les exercices des athlètes, leurs danses, leurs luttes sont aussi des spectacles dont les Persans sont fort curieux; mais il n'y a guère que les riches qui puissent en jouir. Les hommes voués à cet état se font payer fort cher et n'exercent jamais en public; les amateurs de ce genre d'amusemens doivent avoir un local convenable et les faire venir dans leurs maisons.

Les athlètes persans ont une ma-

nière de vivre totalement différente de ceux des Grecs et des Romains, qui se livraient continuellement à des exercices violens, pour se tenir en haleine et accroître leurs forces.

Ceux-ci au contraire semblent éviter tout ce qui peut leur causer la moindre fatigue. D'abord ils ne se marient pas et n'approchent jamais des femmes. Ils font cinq ou six repas par jour, ne sortent qu'une fois le soir, marchent aussi doucement qu'un malade; et évitant de se donner la moindre secousse, ils ne remuent jamais la tête ni les bras en se promenant, et quelle que soit la saison, ils sont toujours vêtus aussi chaudement qu'en hiver et enveloppé d'un large *kurk*.

Quand ils doivent travailler, ils

s'y préparent en restant huit jours au lit sans faire le moindre mouvement.

Les lieux où ils exercent sont de grandes salles carrées, creusées à six pieds de profondeur, ayant autour et au ras du plain-pied des galeries que l'on nomme *zourkoua* pour les spectateurs. Ces espèces d'arènes ont environ trente pieds de long et autant de large, c'est-à-dire cent vingt de tour; le fond et les côtés sont recouverts de terre calcaire bien battue, parfaitement unie et lissée. Il y en a qui sont matelassées tout autour et dont les planchers sont recouverts de *ketchès* épais, mais fortement attachés et bien tendus pour que l'on ne puisse pas s'y accrocher. Aussitôt que les athlètes y sont appelés, ils sautent dedans avec une légèreté dont on ne

les croirait pas capables, quand on ne les a vus que dans les rues. Quelques-uns y sautent sur une seule jambe, et restent ainsi quelques instans en équilibre, quoique la chute soit de plus de six pieds de haut. Ils sont nus, ayant seulement un simple demi-caleçon de cuir fortement attaché sur les hanches, et qui ne descend que jusqu'au milieu des cuisses; ils descendent ordinairement une vingtaine à la fois, et commencent leurs exercices par une danse où ils font toutes sortes de contorsions, prenant à chaque instant différentes postures difficiles qui sont les mêmes que celles où ils pourront se trouver pendant la lutte, dont cette pantomime semble n'être que le prélude. Ils continuent cet exercice en augmentant graduel-

lement la vivacité des mouvemens jusqu'à ce qu'ils tombent épuisés de fatigue ; et celui qui reste le dernier debout est regardé comme le vainqueur de la danse et reçoit le prix qui est assigné pour cet exercice. Ils se reposent peu de temps et reparaissent bientôt armés de deux énormes pièces de bois de chêne, une dans chaque main, faites en forme de poire allongée, ayant près de trois pieds de longueur, y compris le manche, et dont le gros bout a souvent plus de quinze pouces de diamètre. Ils les manient et les font passer en tout sens l'une après l'autre sur leurs têtes, les enlevant toujours d'une manière différente et toujours sans balancement ni élan. A de certains points d'orgue que marque la musique, ils

restent sur une jambe, les bras étendus en croix, et soutiennent pendant quelques secondes ces deux énormes massues avec une force incroyable. Cet exercice dure quelquefois plus de deux heures, pendant lesquelles ils changent souvent de pièces de plus en plus pesantes; enfin les dernières qui sont rarement soulevées, pèsent plus de soixante livres et sont beaucoup plus difficiles à supporter qu'un fusil d'infanterie par le bout de la baïonnette. Le kaïma-khan m'assura que ces exercices étaient de la plus haute antiquité en Perse, et qu'ils avaient été inventés pour délier les bras des jeunes gens, et les accoutumer de bonne heure à manier des armes lourdes.

Celui qui a manié les plus grosses

et qui reste le dernier dans l'arène est le vainqueur de ce fatigant exercice, et reçoit de même des présens de toutes les personnes qui assistent à ce spectacle.

Viennent ensuite les lutteurs ; ceux-ci se frottent tout le corps avec de l'huile pour se rendre plus souples et donner moins de prise à leurs adversaires. Quand ils sont prêts à en venir aux mains, ils se saluent cordialement, se portent réciproquement la main droite sur la tête et la baisent ; après quoi ils se saisissent d'une manière égale, passant réciproquement un bras en dessus et l'autre en dessous de chaque épaule. Ils ne sont pas long-temps dans cette position sans se laisser tomber sur les genoux ou sur le ventre ; car

comme la lutte ne consiste pas à renverser un homme, mais bien à le mettre sur le dos, les plus adroits saisissent le plus tôt qu'ils peuvent le moment de se jeter sur les genoux les deux mains par terre, position dans laquelle ils sont souvent plus dangereux que debout, et qui suivant eux est fort difficile à prendre, leurs adversaires saisissant ordinairement cet instant pour les renverser.

Quiconque ne connaît pas ce genre d'exercice, croirait sans doute qu'il doit être facile à celui qui est sur ses jambes de jeter l'autre sur le dos; mais on ne se fait pas d'idée de l'adresse et de la souplesse que ces gens déploient dans ces occasions, d'autant qu'il leur est libre de se saisir

par la ceinture du caleçon, quand ils le peuvent. Si l'un des deux est plus fort que l'autre, il cherche à profiter de cette licence; ce qui lui réussit néanmoins très-rarement, car il a beau enlever son homme en tout sens, celui-ci retombe toujours sur ses jambes comme un chat; et il n'a pas plus tôt touché terre, qu'il devient plus dangereux à son adversaire, qui s'est épuisé en cherchant à le soulever. S'il est difficile de renverser sur le dos un homme qui est sur les genoux, il l'est sans comparaison bien davantage quand il est sur le ventre, et pour le croire il faut avoir vu toutes les ruses employées de part et d'autre pour arriver à ce but; car celui qui est couché et qui semble souvent n'être que sur la défensive, culbute

quelquefois son adversaire par un saut de carpe aussi léger qu'imprévu et fort difficile à parer. D'autres ont la finesse, étant couchés, de paraître céder du côté où on les pousse, et puis par un élan vigoureux ils tournent eux-mêmes sur le dos et entraînent ainsi l'assaillant, qui n'a d'autre ressource que de saisir la balle au bond et de se relever par un même élan, ce qui lui réussit quelquefois, quoique assez rarement. En un mot tout ce que l'adresse et la force peuvent inventer est mis en usage par ces hommes dans ce genre de lutte, qui présente d'autant plus d'intérêt que jamais il n'y a de hasard qui puisse entraîner une chute accidentelle.

Aussitôt qu'un des deux athlètes a

mis son homme sur le dos, le vaincu reste dans cette position jusqu'à ce qu'il ait remercié l'autre ; alors il se relève, le salue profondément, touche son front avec la main droite et la baise. Le vainqueur ne lui rend aucune de ces politesses et reçoit avec beaucoup de gravité tous les complimens qu'on lui fait, mais qui sont néanmoins de peu de conséquence, car comme il est obligé de prêter le collet à tous les athlètes, il arrive souvent qu'il est vaincu à son tour ; et ce n'est jamais que sur le dernier vainqueur que tombent les éloges et l'argent, qui arrive en proportion du nombre des lutteurs qu'il a battus : car s'il est entré le premier dans l'arène et qu'il y ait dompté tous les autres, il est fêté, conduit en triom-

phe, et il reçoit des présens souvent considérables, tels que des chevaux, des habits, des chals et de l'argent. Ce cas est excessivement rare: je l'ai vu cependant arriver un jour à un Turkoman qui culbuta vingt-quatre lutteurs. Les présens qu'il reçut à cette occasion, montaient à plus de deux mille tomans.

L'exercice de la lutte est fort estimé par les grands, qui bien souvent descendent eux-mêmes dans l'arène et prêtent le collet à quelques-uns de leurs amis ou à de simples athlètes. On sent bien que ceux-ci se laissent toujours battre, et que cette petite condescendance leur rapporte dix fois plus que s'ils avaient vaincu cinquante adversaires de leur espèce. Il est cependant quelques amateurs

de cet exercice qui battent réellement tous les athlètes de profession, et M. Drouville a vu un officier anglais qui en pelotait autant qu'il s'en présentait; aussi jouissait-il parmi tous ces artistes d'un degré de considération extraordinaire, et il ne se donnait pas une seule lutte dans le royaume, qu'il n'y fût solennellement invité : il s'y distinguait presque toujours par de nouveaux exploits, et la fête finissait rarement sans qu'il n'eût rossé toute la société. Ce brave et excellent officier, quoique d'une force athlétique, était d'une douceur et d'une patience admirables. Il avait en dernier lieu renoncé à cet exercice, pour avoir eu le malheur de briser la nuque d'un de ses adversaires qui mourut sur-le-champ. Il était incon-

solable de cet accident, et il donna une forte somme à la famille du défunt pour la dédommager de la perte que très-innocemment il lui avait fait éprouver.

DE LA PROMENADE ET DE LA CHASSE.

Les Persans aiment singulièrement la promenade, et c'est encore en quoi ils diffèrent des Turks, dont le bonheur est de rester des journées entières en contemplation devant une fenêtre, sans dire un mot et sans faire un geste.

Les hommes de la classe moyenne sont pour ainsi dire toujours à courir. Dès le point du jour ils se rendent aux bazards; ils y rencontrent des connaissances, avec lesquelles ils restent jusqu'à l'heure de leur déjeuner. Aussitôt qu'il est fini, ils vont chercher des nouvelles au bain, ou font

quelques visites jusqu'à midi; alors comme dans tous les pays chauds, chacun rentre chez soi et y reste à dormir jusqu'à trois ou quatre heures. On profite ensuite de la fraîcheur; et pour en jouir, on va dans les jardins, sur les places ou aux promenades.

Les personnes de qualité se promènent ordinairement à cheval et font ainsi chaque jour plusieurs milles, précédés de leurs *jelandars* (piqueurs) *schoters* (coureurs) et d'une grande quantité de *feraches* (laquais) marchant tous à pied, une moitié devant et l'autre derrière leurs maîtres.

Les schoters, un bâton à la main, devancent les autres de plus de cinquante pas, et font ranger toutes les

personnes de la classe du peuple, qui se trouvent sur le chemin; ils sont suivis de plusieurs feraches, qui garnissent toute la largeur de la rue quand ils traversent, pour faire paraître leur nombre plus grand. Les jelandars marchent ensuite à la tête des chevaux de leurs maîtres et portent sur l'épaule un morceau de drap carré, brodé et garni de franges de soie, qu'on nomme *zinne-pouche* (couvre-selle) et qui sert à couvrir les chevaux aussitôt que les maîtres en sont descendus. Ceux-ci restent ordinairement à la promenade jusqu'à nuit close; ils sont attendus à la porte de la ville par six ou huit de leurs domestiques, qui portent de grandes lanternes d'une forme particuliere qu'on nomme *fanus*, avec lesquelles il les éclairent

jusqu'à la maison. Leurs courtisans assemblés dans la salle du divan les y reçoivent très-respectueusement et passent une partie de la soirée avec eux pour leur débiter les nouvelles du jour.

Quand les grands sortent, soit pour faire quelques visites, pour se rendre chez le prince ou chez le gouverneur, ils ne le font jamais qu'à cheval, dans le même ordre que pour la promenade, précédés du même cortége, mais se faisant de plus suivre dans ce cas de leurs pich-kadmets qui portent les callioun.

Les Persans aiment passionnément la chasse; aussi les grands y passent-ils des semaines et même des mois entiers.

Ces chasses sont fort différentes

de celles qu'on voit en Europe, et comme les plus intéressantes sont celles du roi ou du prince royal, je me permettrai d'en donner une description un peu détaillée.

Soit qu'on chasse au poil ou à la plume, c'est toujours à cheval. Cette dernière y est très-intéressante, parce qu'elle ne se fait qu'au faucon, et qu'il n'est pas de pays où l'on instruise ces oiseaux aussi parfaitement qu'en Perse.

Quand le roi ou le prince prennent ce divertissement, ils se font accompagner de plusieurs domestiques, qui aussitôt arrivés sur le terrain où l'on veut commencer la quête, mettent pied à terre, et devancent les chasseurs de quelques pas et dans le plus grand silence. Ces derniers forment en mar-

chant une espèce de croissant d'une fort grande étendue : chacun d'eux a sur la main droite un faucon contenu par les serres avec une courroie à deux branches de cuir léger.

Quand on aperçoit des faisans ou des perdrix, on les approche d'aussi près qu'il est possible et on les entoure : alors les chasseurs s'arrêtent et étendent tous ensemble les bras sur lesquels sont les faucons dans la direction de la place où est le gibier pour le leur faire apercevoir; on fait alors partir le gibier sur lequel ces oiseaux se jettent avec avidité, et il est rare que chacun ne saisisse pas sa proie. Les domestiques courent alors pour s'en emparer, ce qui se fait sans difficulté; mais on en éprouve un peu plus pour faire rentrer les

faucons : on y parvient cependant au moyen d'une poule que chaque fauconnier tire de son havre-sac ; il la fait crier, et la voracité, plutôt que l'attachement, ramène les faucons sur les poings de leurs maîtres.

Les faisans sont très-grands en Perse et ils ont le vol pénible. Dans les parages où ils sont en grande quantité, tel que le Mogan, on les chasse à coups de bâton : des domestiques armés de longues gaules cernent la place où il y a quelques-uns, et se rapprochant peu à peu en forme de cercle, forcent ces oiseaux de se rassembler ou de prendre leur vol ; dans ce cas-ci, comme ils volent très-bas, les hommes sur les têtes desquels ils passent, les abattent à coups de gaules ; s'ils les manquent,

ils courent à la remise qui n'est jamais bien éloignée. Les faisans fatigués partent rarement une seconde fois et se laissent assommer en fuyant dans les ronces et les buissons. On ne chasse pas le lièvre en Perse, quoiqu'il y soit très-commun; mais personne n'en mange: aussi sont-ils peu sauvages, et il est assez facile de les prendre vivans, surtout en hiver.

Le grand gibier de toute sorte est excessivement abondant : il se compose de cerfs, daims, chamois, chevreuils, vaches de montagnes, antilopes, etc. etc. Ces paisibles animaux vivent très-bien ensemble, et quand ils descendent dans les plaines, c'est souvent en si grand nombre, que de loin on les prendrait pour d'immenses troupeaux de brebis. Ils se tiennent

habituellement dans les montagnes, d'où ils sortent toutes les nuits pour aller pâturer. Les chasseurs persans se mettent alors à l'affût et en tuent une grande quantité ; la fourche sur laquelle repose leur fusil, leur donne une grande facilité pour ajuster. (*Voyez la gravure en regard.*)

Quand le roi ou le prince veulent chasser à la grosse bête, ils envoient deux ou trois jours à l'avance quelques milliers d'hommes à cheval, qui cernent la plaine pendant la nuit, gardant toutes les gorges et les petits sentiers où ces animaux pourraient passer pour s'échapper au point du jour.

Quand la chasse est arrivée, ces hommes se rapprochent les uns des autres et forment ainsi une enceinte,

au milieu de laquelle il y a quelquefois plus de dix mille têtes de gibier. Alors le roi ou les princes commencent à tirer, ainsi que les grands de la cour. Leurs domestiques portent chacun deux fusils, qu'ils chargent tandis que les maîtres abattent le gibier.

Le prince royal, qui est extrêmement adroit à tirer de l'arc, s'exerce souvent à courir et à tuer quelques pièces à coups de flèches, avant de commencer le feu; mais une fois le signal donné, on n'entend plus, pendant quatre ou cinq heures que dure la chasse, qu'un bruit continuel de mousqueterie. Les hommes qui forment l'enceinte ne peuvent tirer que quand le gibier veut s'échapper; et c'est ce qui arrive rarement, car le

cordon est ordinairement si serré, qu'à peine si un chevreuil trouverait à passer entre deux chevaux.

L'usage du petit plomb n'est pas connu en Asie : tous les chasseurs tirent à balle et au grand galop de chevaux. Mais quelle que soit l'adresse singulière des Persans pour faire le coup de fusil à cheval, ces chasses finissent rarement sans qu'il y ait quelqu'un de blessé et même tué.

La quantité de gibier abattue dans ces chasses est immense et passe souvent deux ou trois mille pièces. Le prince se fait apporter les plus belles et les envoie en présent à différens seigneurs de sa cour; le reste est abandonné aux gholams et aux domestiques qui se trouvent à la fête.

Il est encore en Perse une autre sorte de chasse, c'est celle du courre, elle s'y fait avec de grands chiens levriers que l'on nomme *tazis ;* elle consiste, ainsi que chez nous, à faire courir le gibier à vue, avec la seule différence qu'en Europe et particulièrement en Espagne (où cette chasse est très-usitée), on ne la fait ainsi qu'aux lièvres, tandis qu'en Perse les *tazis* ne courent que la grande bête et manquent rarement de la prendre.

On trouve des sangliers en quantité dans les montagnes, mais ils ne sont chassés que quand ils descendent dans les plaines et que certains fanatiques les aperçoivent. Alors ceux-ci les galoppent avec une sorte de rage, et s'ils sont assez heureux pour les tuer,

ils ne le font jamais sans leur adresser des invectives, qui feraient croire qu'ils viennent de se défaire de leur plus grand ennemi. Je courus un jour, dit M. Drouville, un de ces animaux, dans les environs de Lenkeran, sur les bords de la mer Caspienne, et j'eus toutes les peines du monde, après l'avoir tué, de le soustraire à la fureur de ceux de mes cavaliers qui le virent et qui voulaient absolument le mettre en pièces à coups de sabre.

On fait aussi quelquefois dans le Mazanderan et le Ghilan la chasse des tigres, mais ils commencent à y devenir rares, et ce qu'il en reste se montre peu et reste caché dans des steps, dont l'herbe touffue a souvent plus de quatre pieds de haut.

Les chats tigres sont très-communs

dans ces provinces, mais on les chasse de manière à les attraper vivans pour les conserver par curiosité. Comme ils ne sont pas très-farouches et qu'ils se privent facilement, on en voit dans beaucoup de maisons, d'absolument libres, et qui parcourent les rues comme les chiens, sans jamais offenser personne. Il ne faut cependant pas les fâcher en jouant avec eux; car le moindre coup de patte emporte la pièce.

La Perse abonde en *jakals*, espèce de chiens sauvages qu'on chasse plutôt pour se délivrer de leurs cris ennuyeux et lugubres, que pour se préserver des dommages qu'ils pourraient faire. Ils ne se font entendre que de nuit, et toujours assez loin des camps et des villages, pour qu'on

n'en ait rien à craindre. L'extrême poltronerie de ces animaux les rend peu dangereux, et il est douteux qu'ils eussent le courage d'attaquer un enfant, à moins qu'ils ne fussent poussés par la faim. Ils s'attachent plus volontiers aux cadavres, qu'ils déterrent avec beaucoup de dextérité et qu'ils mettent bien vite en pièces, quand on n'a pas eu la précaution de les couvrir de chaux vive.

Les chasses que font les grands sont à peu de chose près semblables à celles que j'ai décrites, mais n'employant pas autant de monde, ils n'abattent pas une aussi grande quantité de gibier. Certains beglierbeygs en font cependant de très-brillantes, et tuent quelquefois plusieurs centaines de pièces dans un jour.

Pendant l'hiver, quelques-uns chassent les oies et les canards sauvages; mais comme ils n'en mangent jamais, ce n'est que pour le plaisir de tirer. Ces oiseaux aquatiques sont en si grand nombre dans les environs d'Ourmiah et particulièrement près du lac de ce nom, que sans avoir des chiens, j'ai tué quelquefois plus de deux cents pièces dans un jour, parmi lesquelles une grande quantité de bécassines d'une espèce particulière, beaucoup plus grosses et infiniment meilleure que les nôtres. Elles sont juchées sur des pattes très-fines, qui ont près de huit pouces de hauteur, étant du reste conformées comme celles d'Europe.

Lorsqu'un Persan a tué deux cents pièces de grand gibier avec le même

fusil, sa religion l'oblige à l'enterrer profondément dans un lieu secret où personne ne puisse le trouver. Cette obligation est presque toujours éludée par les gens de la classe du peuple qui ne se soucient pas de perdre de bonnes armes, d'autant qu'elles sont rares et fort chères dans ce pays; mais elle est pratiquée fréquemment par les grands. Leur amour-propre est flatté d'annoncer de temps à autre, qu'ils ont tué ce nombre de pièces, ce qui peut-être n'est pas vrai ; c'est le prétexte d'une cérémonie brillante, dans laquelle ils annoncent à leurs courtisans qu'ils doivent enterrer leurs fusils, qui sont forts beaux et garnis en or ou en argent. Les Persans aiment l'ostentation, et il serait difficile de les en guérir.

DES VOYAGES.

Il n'y a point de pays où l'on voyage autant, et avec aussi peu de commodité, qu'en Perse. L'Espagne même, qui est connue pour être la plus détestable contrée de toute l'Europe sous ce rapport, est merveilleuse en comparaison de la presque totalité de l'Asie.

On n'y connaît aucune sorte de voiture, et les routes sont fort mauvaises. Tout le monde est donc obligé de voyager à cheval, quelque temps qu'il fasse. Les caravansérais sont, comme je l'ai déjà dit, une pauvre ressource pour les voyageurs ; et ceux qui n'ont

pas les moyens de traîner avec eux des tentes, et toutes les choses qui sont indispensables pour camper au milieu des plaines, sont obligés de forcer de marche afin de gagner quelque village pour y passer la nuit.

Les Persans vont souvent d'une extrémité de l'empire à l'autre sans autre but que celui de visiter leurs amis; mais les voyages qu'ils font de préférence, et qui d'ailleurs sont recommandés par un article du Koran, ce sont les pèlerinages. La plupart sont assez insignifians, et ils ne les entreprennent que par désœuvrement ou par partie de plaisir; tels sont ceux de *Mesdjhed-Ferumad* (1), en Khorassan, *d'Ardebil*, en Aderbaid-

(1) Tombeau.

jan, de *Mesdjhed-Hossein* et *Mesdjhed-Aly* dans l'*Irack-Arabi.* Mais il n'en est pas de même de celui de la *Mekke ;* tout homme qui jouit d'un peu de fortune le fait au moins une fois dans sa vie. Il prend avec lui toute sa famille, et tous ses domestiques, ce qui fait un train considérable, et toujours embarrassant.

Comme il ne serait pas facile de faire vivre des caravanes aussi considérables si elles n'avaient, pour se procurer tout ce dont elles ont besoin, que les villes et villages qui se trouvent sur leur passage, chaque particulier riche qui entreprend ce voyage, s'y prend de la manière suivante :

Il a un certain nombre de chameaux ; les uns sont chargés de vi-





Saka, ou porteur d'eau.

vres, tels que farine, riz, beurre, fruits secs, volailles, café, sucre, etc., et les autres de gros bagages. Ces animaux se reposent peu, et vont toujours le même train; le maître voyage à cheval avec ses femmes et ses enfans, suivi seulement de quelques domestiques, et il se fait devancer chaque jour de deux heures, par une bonne partie des autres, montés sur des *yabous*, (chevaux de charge) qui portent les tentes et les bagages de première nécessité, tels que les lits, les tapis, les ustensiles de cuisine, le bois et les *sacas* (1).

Aussitôt arrivés, les féraches dressent les tentes qui sont au nombre de

(1) Grands sacs de cuir, avec lesquels on va chercher l'eau et dans lesquels on la conserve. (*Voyez la gravure en regard.*)

trois : une pour le maître, une autre pour les femmes et les enfans, et la troisième pour les domestiques.

Qnand ces caravanes campent près de quelque village, elles s'y procurent, à fort bon marche, des volailles et des moutons que l'on fait suivre, quand on doit être quelques jours sans rencontrer de nouvelles habitations, et il faut s'y attendre dès qu'on a dépassé Bassora, qui touche au grand désert.

Le maître qui est deux heures en arrière des équipages, marche fort doucement, de manière à n'arriver que quand les tentes sont prêtes à le recevoir. Les femmes voyagent à cheval ; mais quand elles sont incommodées, comme elles ne peuvent se servir du *tackhtirevan*, exclusivement

réservé pour les femmes du roi et des princes, elles font usage d'espèces de paniers qui, bien que très-incommodes, le sont pourtant moins que les chevaux. Ce sont deux petites caisses de bois, recouvertes en osier, faites à-peu-près de la même manière, quoique beaucoup plus petites, que celles de nos cabriolets ; elles sont posées comme deux ballots sur le dos d'un mulet, et chacune contient une femme, qui est cachée par un voile, masquant l'intérieur de la caisse. Les mulets qui les portent sont conduits par des domestiques qui tiennent ces animaux la bride haute pour les empêcher de faire de faux pas.

Plusieurs personnes en Perse voyagent par spéculation, et seulement pour se procurer une existence agréa-

ble, l'hospitalité étant pratiquée partout avec une sévère exactitude. Ceux qui se vouent à ce genre de vie errante, peuvent visiter tous les coins de l'Asie sans qu'il leur en coûte un sol. Arrivés dans quelque ville ou village, ils s'arrêtent devant la première maison qui leur convient, et mettent pied à terre ; leurs chevaux sont aussitôt pris et soignés par les domestiques du maître de la maison, qui ne se permet pas de faire la moindre question aux arrivans, avant de les avoir accueillis par les mots *koch-guelldy*, soyez le bien venu ; ils sont dès cet instant ses *konacs* ou convives, et en conséquence respectés et servis par les domestiques qui, à l'exemple des maîtres, ont pour eux toutes sortes de déférences. Ils sont

nourris, hébergés, ont de bons lits, leurs chevaux sont parfaitement entretenus, et ils peuvent rester ainsi en chaque lieu autant de temps qu'il leur plaît, sans que personne soit tenté de leur faire sentir qu'ils sont à charge; quand ils parlent de départ, ils sont souvent et assez franchement priés par leurs hôtes de prolonger leur séjour de quelques semaines, surtout si, comme cela arrive communément, ces étrangers sont des gens d'esprit, gais et amusans, qui attirent nombreuse société chez les personnes qui les ont reçus.

Quand les voyageurs ont des femmes avec eux, elles sont aussitôt conduites dans les harems, où elles reçoivent un accueil tout aussi amical. On les y traite aussi bien que leurs maris

le sont dans les divans. On s'empresse surtout à leur faire prendre des bains, et à les parfumer; on leur offre le café, le caillau, des scheurbets, et pendant tout le temps qu'elles sont dans les chambres particulières des femmes, le maître de la maison a l'attention de ne pas s'y présenter. Le soir, après souper, on prépare les lits des étrangères dans des appartemens séparés, et quand elles y sont retirées leurs maris viennent les joindre. Ils en sortent le matin d'assez bonne heure, pour ne pas rencontrer les femmes de leur hôte, et ne pas en être vus.

Mais on abuse de tout, et ces vertus hospitalières sont quelquefois assez mal récompensées. Ces étrangers si cordialement accueillis, sont souvent

des espions que les grands envoyent chez leurs ennemis, pour connaître à fond leurs dispositions. En effet, ce qui dans le divan échappe au mari, est bientôt découvert au harem par la femme.

DE LA SERVITUDE.

Nous avons déjà dit que le roi était le maître absolu de tous ses sujets; néanmoins les lois ayant perdu beaucoup de leur force, on voit des propriétaires de villages qui se permettent quelquefois de disposer des paysans qui les habitent, et de les prendre pour leur service personnel; alors ils ne sont pas obligés de les payer; ce droit ne s'étend pas jusqu'aux filles, et ils ne peuvent se les approprier que d'après des arrangemens particuliers pris avec les parens, surtout dans les villages qui sont de

religion chrétienne. Dans aucun cas il ne leur est permis de donner ou de vendre un individu quelconque ; mais ils peuvent le chasser des villages qui leur appartiennent, si le fermage des terres qu'il cultive ne lui est pas assuré par un contrat qui en garantisse la continuité à ses enfans, tant qu'ils en paient la rente; ou bien si ces terres ne lui appartiennent pas en propre. Au reste la propriété foncière ne dispense pas du paiement des rentes envers le prince et le seigneur.

L'esclavage est beaucoup moins fréquent aujourd'hui que par le passé, et l'on ne rencontre presque plus en Perse d'autres esclaves que des Géorgiens pris, de temps à autre, dans des incursions faites sur leur territoire, pour enlever des individus et des

bestiaux. Ils nomment ces courses *tchapaau*, et ils en reviennent rarement les mains vides. Ils ont pour ces sortes d'expéditions une passion extrême, et les plus grands dangers ne sauraient les retenir. On demandait à un Persan s'il ne serait pas bien aise de connaître le paradis : « Oui « certainement, dit-il, je voudrais « bien savoir si l'on y fait des *tcha-* « *paau.* » Tout individu pris dans ces expéditions est vendu, et il appartient alors à celui qui l'a acheté, quelles que fussent les réclamations que l'on en ferait de la Géorgie. Les Persans s'y permettent souvent des courses de cette nature, quoiqu'en pleine paix, autant pour satisfaire leur goût favori que par l'espoir du pillage. Ils en font aussi de semblables sur le terri-

toire turk, mais plus rarement, et ils ne s'en soucient guère. Le pays étant misérable et les femmes peu jolies, ils ne sont pas tentés de s'exposer en pure perte, puisqu'avec moins de danger, la plus misérable course en Géorgie peut leur rapporter plus de profit. Les femmes prises dans ces expéditions sont également vendues et assez chèrement, d'après le goût général des Persans pour les femmes étrangères et particulièrement pour les Géorgiennes, dont la langueur et la nonchalance leur plaît beaucoup plus que la vivacité persane.

Il ne faut pas cependant pas croire que toutes celles qui peuplent les harems d'une partie de l'Orient, sont enlevées de cette manière; le plus grand nombre est vendu par leurs

pères et mères; et pour le faire avec plus d'avantage, les parens géorgiens prennent autant de soins pour développer la beauté de leurs filles que nous en apportons à l'éducation des nôtres; et comme elles sont très-précoces, on les présente dès l'âge de dix à douze ans à des marchands qui, à de certaines époques, viennent dans le pays pour des emplettes de ce genre.

Depuis que la Russie a acquis la souveraineté de ces contrées, l'exportation de cette marchandise est prohibée; mais quelles que soient les précautions prises pour empêcher ce commerce, il n'a guère perdu de son activité, et la contrebande pourvoit les bazars d'Erivan, de Kars et d'Erzroum, avec presqu'autant d'abondance que par le passé.

On n'a nulle part autant de domestiques, et nulle part on n'est plus mal servi qu'en Perse ; l'homme engagé pour dresser les tentes, refusera de tenir la bride d'un cheval, sous prétexte que cette branche de service ne le concerne pas. Les grands en ont en quantité, dont une partie se contente de se présenter le matin à leurs maîtres pour les saluer ; après ce simple acte d'apparition, ils rentrent chez eux pour le reste de la journée. Ils ont aussi deux *mirza* ou secrétaires, dont le premier est considéré comme l'intendant de la maison, et tient en conséquence note de toutes les recettes et dépenses qui s'y font. Il règle aussi les comptes des *ketkhoudas*, dont les villages appartiennent à son maître, et lui pré-

sente aussi le sien tous les matins; après quoi il soumet à sa signature (1) les lettres, bons, reçus ou quittances, qu'il doit expédier dans la journée.

Les seconds *mirzas* sont spécialement chargés de tout ce qui a rapport aux affaires extérieures avec le souverain et les beglierbeys; en un mot de tout ce qui est relatif à la politique, aux intérêts des gouvernemens ou des provinces qu'ils habitent. Les autres domestiques sont d'abord le *nazer* ou intendant; celui-ci règle tous les détails de la maison,

(1) Les Persans, comme les Orientaux, ne signent point, mais revêtissent leurs lettres d'un cachet; ils en ont de plusieurs sortes, dont chacun est spécialement affecté à un genre d'affaires.

fait toutes les dépenses, tient les clefs des magasins extérieurs, règle les comptes de tous les domestiques, et soumet lui-même les siens au mirza intendant.

Viennent ensuite les *pichs-khadmets*, qui, en outre des soins que leur donnent les caillioun, sont considérés comme les valets-de-chambre; les *féraches* ou laquais, qui dressent les tentes en campagne; ils sont toujours en assez grand nombre, et pour ainsi dire inutiles, tant qu'on habite la ville, où ils n'ont d'autre besogne que d'accompagner leurs maîtres quand ils sortent et de les éclairer le soir quand ils rentrent tard. Les *tchatits*, du service desquels j'ai déjà parlé; les *djélandars* (écuyers), les *methers* (palefreniers), le *hachpass*

(cuisiniers), les *servadars* (chameliers et valets de bagage), les *kodjas* (eunuques), les *sacas* (porteurs d'eau), puis des valets de chiens, des fauconniers, des portiers, et une infinité d'autres individus dont les fonctions se réduisent à bien peu de chose, mais qui n'en portent pas moins le titre de *neukers* (domestiques) de tels ou tels seigneurs, et jouissent en conséquence d'un certain degré de considération parmi le peuple, et surtout dans les bazars où ce titre leur fait obtenir toujours quelque crédit.

On serait porté à croire qu'un grand se ruine, ayant autant de monde à sa charge; mais cette sorte de luxe n'est pas très-onéreuse dans un pays où les domestiques ne coûtent, pour ainsi dire, rien à leurs maîtres.

On a vu plus haut que les revenus des riches propriétaires se payent en productions fournies par les villages qui leur appartiennent, c'est en grande partie du blé et de l'orge, ce sont ces mêmes denrées qui servent au paiement de leurs domestiques. Car, à trois ou quatre près, qui habitent la maison du maître, et qui trouvent à vivre des débris des repas, les autres ont des logemens particuliers où ils se retirent chaque soir avec leurs familles. En conséquence, les premiers domestiques, tels que les *mirzas*, reçoivent chaque année 10 *karwards*, et 7 ou 8 toumans d'argent, les *nazers* et les *pich-khadmets*, auxquels on ne donne que rarement du comptant, reçoivent seulement 10 à 12 *karwards;* tous les autres indistinctement n'en

ont que de 4 à 6, et un habillement complet tous les ans, lequel est composé d'une paire de brodequins, d'une robe, d'une capotte et d'un bonnet, le tout coûtant à-peu-prés 2 toumans par tête. Les robes sont en *kadeck*, grosse toile de coton teinte, qui est à fort bas prix dans le pays.

Les étrangers qui veulent des domestiques doivent les payer beaucoup plus cher, et s'attendre à en être encore plus mal servis que les naturels du pays. Ils sont d'ailleurs très-fidèles, et l'on peut leur confier toutes les clefs sans avoir à craindre qu'ils en abusent. Depuis que le roi et le prince royal ont pris la résolution de punir de mort toute espèce de vol, l'on n'y en voit plus commettre aucun, et l'on peut aujourd'hui traverser la Perse,



Dame Georgienne
en Costume national.

Dame Circassienne
en Costume national.

chargé de millions, sans y rencontrer un seul voleur, et sans risquer une avanie; état bien différent de la Turquie, où l'on ne peut voyager que bien armé, et en nombreuse compagnie.

Un esclave mâle ne coûte pas très-cher, à moins qu'il ne soit habile dans quelque métier qui puisse rapporter beaucoup au maître qui ferait valoir son talent.

Les femmes sont plus chères à proportion, et sont vendues quelquefois jusqu'à 5 ou 600 toumans. Il est cependant facile de s'en procurer de fort belles à bien meilleur compte : et à Érivan, marché ordinaire des Géorgiennes et Circassiennes, on trouve de belles viergesau prix de 60 à 100 toumans la pièce. (*Voyez la gravure en regard.*)

Les grands sont obligés de s'en procurer une certaine quantité, parce que chacune de leurs femmes veulent en avoir pour leur service particulier, et je connais des harems qui se composent, sans compter les maîtresses, de plus de cinquante personnes.

L'entretien de ces esclaves est peu coûteux. Tant qu'elles ne sont pas distinguées du maître elles sont vêtues des vieilles robes de leurs maîtresses, qui ne sont pas fâchées de les voir sales et peu attrayantes. Mais du moment qu'une d'elles obtient un regard du mari, elle devient souvent plus brillante que les femmes légitimes ; on lui donne alors un appartement, et elle n'est plus soumise à aucune espèce de travail.

LIVRE XVIII.

ASTROLOGIE.

En Perse, un assez grand nombre de personnes font leurs études pour obtenir le titre de molla, et celui de professeur de collége, sans cependant se destiner à l'état ecclésiastique. Quelques hommes pieux se livrent avec ardeur au travail, et jouissent d'nne certaine considération dans la société. Celui qui a acquis quelque réputation, comme historien, comme astronome ou comme poëte, est recherché de tous les cercles, et occupe une place distinguée dans toutes les

sociétés où il se trouve. Les princes et les grands seigneurs se font honneur de protéger les savans, et cette disposition permet aux doctes personnages de jouir de tous les plaisirs qui peúvent rendre la vie agréable. Ce n'est seulement pas leur mérite réel ou supposé qui les fait rechercher, mais ce sont les charmes de leur société. Leur conversation ne tarit jamais; c'est une source inépuisable d'anecdotes amusantes et instructives. Il en est qui se font autant remarquer par l'excellence de leurs compositions, que par l'enjouement de leurs saillies. Ceux mêmes qui ne sont pas encore mirzas, mais qui travaillent encore pour acquérir ce titre, et leur nombre est assez considérable, sont des hommes de beau-

coup d'esprit, et qui réunissent des agrémens infinis.

La connaissance la plus superficielle de l'astronomie suffit aux Persans pour pratiquer l'art occulte de l'astrologie judiciaire. Quelqu'un sait-il prendre hauteur avec un astrolabe, connaît-il les noms des planètes, et les places qu'elles occupent dans le ciel; si à ce léger vernis d'instruction, il joint la connaissance des termes techniques de cette science, s'il est capable de comprendre quelque chose aux almanachs astronomiques qui se publient chaque année, il se croit suffisamment instruit pour offrir ses services à ceux qui peuvent avoir besoin de le consulter, c'est-à-dire à tous ceux qui peuvent payer ses soins; car il n'est personne en Perse

qui n'ait une confiance aveugle dans les prédictions. On n'oserait entreprendre la moindre chose sans avoir auparavant interrogé les astres. Veut-on connaître dans quel moment on peut sans danger entreprendre un voyage? Désire-t-on mettre un habit pour la première fois? il faut connaître pour cela l'instant favorable ou calamiteux; c'est ce que vous apprendra l'astrologue. Le premier ministre de Perse, à l'époque où M. Malcolm se trouvait à Tehéran en 1810, ne mettait jamais un habit sans que l'a - trologue ne lui eut indiqué le moment propice, et lorsque le général Gardanne voulut entrer à Tehéran, il fut obligé d'attendre que l'astrologue eut décidé si l'instant était favorable. Celui qui a un voyage à faire ne laissera

pas échapper cet instant propice qui lui est révélé, ses préparatifs ne seraient pas terminés, peu lui importe, rien ne peut le retenir. Il quitte sa maison et va attendre ses bagages dans quelque mauvaise auberge du voisinage, il se félicite d'avoir quitté sa maison, et la fortune dès lors ne pourra rien contre lui.

Il y a quelques années, c'était en 1806, un ambassadeur, chargé d'une mission importante pour l'Inde, attendait que les préparatifs de son départ fussent terminés. Son astrologue lui annonce que les astres sont dans une conjonction favorable, et que, s'il ne saisit cette occasion, il pourra fort bien arriver qu'elle ne se représente de quelques mois. A ces mots, quoique le vaisseau qu'il devait

monter ne fut pas encore prêt, il se détermine sur-le-champ à quitter la ville et se rend aussitôt à Aboucheher, où il loge sous des tentes; à peine y était-il arrivé, que le même astronome le prévient qu'il ne peut franchir le seuil de la porte de sa tente ni de celle de la forteresse, parce qu'un astre invisible (1) faisait sentir sa maligne influence sur ces lieux. Que fait l'ambassadeur? il fait percer le derrière de la maison pour pouvoir en sortir; mais la fortune, l'impitoyable fortune, ne laisse pas de le poursuivre; le mur une fois percé, on n'en n'est pas plus avancé, parce qu'il ne donne que sur des jardins; il faut

(1) Les Persans donnent à cette constellation invisible le nom de saker yeldoz. Elle se compose de huit étoiles.

en percer quatre ou cinq autres, et l'ambassadeur ainsi que sa suite peuvent gagner la mer. Arrivés sur le rivage, ils s'embarquèrent dans un bateau, et firent environ deux milles, ayant le dos tourné à l'astre; mais comme la mer, qui était très-houleuse, roulait avec force, ils craignirent de s'exposer à un danger évident pour en éviter un qui pouvait fort bien ne pas être si terrible; ils demandèrent tous alors au gouverneur de faire abattre un pan de mur, afin qu'ils pussent rentrer dans la ville, sans être obligés de passer par la porte, ce que celui-ci n'osa refuser, dans la crainte de faire manquer la mission de l'ambassadeur; le mur fut donc abattu, et la cavalcade franchit la brèche et arriva aux tentes qu'elle avait

abandonnées. L'astrologue, à cheval à côté de l'ambassadeur, ne cessait de lui rappeler que l'intérêt du souverain exigeait qu'il ne s'exposât point au danger, et grâce à ses soins, tout le monde parvint aux tentes sans qu'il arrivât rien qui pût troubler la bonne fortune qui devait l'accompagner partout, puisqu'il était sorti de chez lui dans un moment très-favorable, et la prudence dont l'ambassadeur avait fait preuve dans cette occasion, reçut les plus grands éloges de la cour. Lorsque M. Malcolm visita Tchéran en l'année 1800, tous les Persans attachés à son ambassade demeurèrent convaincus que le succès de sa mission devait être attribué au bonheur qu'il avait eu d'entrer dans la ville dans un moment propice. Un des se-

crétaires persans de ce général, après avoir consulté un astrologue, lorsque la suite arriva à la porte, s'approcha de l'ambassadeur une montre à la main, et le pria de remuer plus ou moins fort la bride du cheval au moment où il franchirait le seuil de la porte et à l'instant qu'il lui désignerait. Dès lors tout le succès de son ambassade fut attribué à cette superstition plutôt qu'aux talens de leur maître; enfin tous les habitans, depuis le plus grand seigneur jusqu'au dernier valet, ont une confiance illimitée dans l'astrologie. Il est cependant une remarque bien importante à faire, c'est que ceux-là même qui passent leur vie à observer les astres et à calculer l'heure d'une naissance, ne sont jamais les dupes de l'art qu'ils pro-

fessent, c'est l'argent seul qui leur fait embrasser cet état; ils font servir leur science à leur fortune. Ils n'oublient pas de flatter les passions de ceux qui viennent les consulter, et s'il leur arrive parfois d'annoncer un malheur à une de leurs dupes, ils ne le font que pour leur donner les moyens de le prévenir, disent-ils. Lorsque M. Malcolm quitta Tehéran en 1800, il fit une partie de la route en compagnie d'un astrologue qui voulut à toute force lui tirer son horoscope et lui prédire ce qui devait lui arriver. « Après avoir fait ses calculs et terminé les formules d'usage, il m'apprit, dit-il, que, dans mon voyage dans l'Inde, j'éprouverais une violente tempête et que je serais fait prisonnier. « Je suis fort heureux, dis-je, de n'avoir

aucune confiance en vos paroles, s'il en était autrement, le pressentiment du malheur qui m'est destiné et que je ne puis éviter, dites-vous, ne saurait me faire plaisir. » — « Je me suis trompé, reprit l'astrologue, et je vais vous apprendre par une anecdote ce que vous devez faire pour échapper aux coups de la fortune : « Jésus-Christ étant assis à la porte de Jérusalem, vit passer devant lui un scieur de bois qui chantait; combien l'homme ignore ce qui le menace, dit le fis de Marie à ses disciples; vous voyez ce malheureux, il chante joyeusement sa chanson; eh bien, il doit périr aujourd'hui dans la forêt. Le soir vint, et le même homme qui avait déjà passé devant eux le matin fit encore entendre sa chanson,

et les disciples de se regarder entre eux; mais Jésus lisant dans le fond de leur âme : Que votre foi est faible, dit-il, vous doutez que je susse ce qui devait arriver à cet homme; il eût péri aujourd'hui, mais il a partagé avec un pauvre le petit morceau de pain qui formait son dîner, et Dieu mon père lui a pardonné; mais avancez et vous apercevrez le serpent qui est caché dans le fagot qu'il porte. Les disciples obéirent à leur maître : ils s'approchèrent, et virent le serpent comme Jésus le leur avait dit. » — « Vous voyez, dit l'astrologue, comme on peut éviter la maligne influence d'une étoile. » A ces mots, le général ne put s'empêcher de sourire à l'ingénuité de cet homme qui avouait ainsi son ignorance.

Parmi les superstitions des Persans, celle qui consiste à observer le chant du coq, n'est pas la moins remarquable. Quand cet oiseau se fait entendre aux heures propices, ils pensent que c'est un bon augure ; quand, au contraire, le coq chante dans un instant défavorable, ils le tuent : les bons momens sont à neuf heures du soir et du matin ; à minuit et à midi.

Le 13 du mois sefer est regardé par les Persans comme très-malheureux ; ils ne restent pas chez eux, mais vont se promener dans les champs, afin que rien ne trouble leur humeur, car une querelle qu'on a ce jour-là occasione des malheurs pour le reste de l'année.

Pour savoir quel parti prendre

lorsqu'ils se trouvent embarrassés entre deux partis à prendre, ils tirent au sort un passage dans les poésies de Hafez; on ne peut se faire une idée de la foi aveugle des Persans pour cette espèce de divination. Voici comment ils la pratiquent. On ouvre le livre de Hafez, dans un endroit quelconque, et on lit le passage sur lequel l'œil se porte d'abord; celui qui fixe ainsi l'attention, contient la prédiction; avant d'ouvrir le livre, on adresse à Dieu des invocations, afin qu'il daigne faire connaître son avis par ce moyen; l'augure que l'on tire dans un livre pour se décider, se nomme *fal*; il se nomme *techarum* lorsqu'on ne veut point entreprendre cette chose.

Les militaires persans, j'entends

ceux qui ont assez de faiblesse dans le caractère pour croire aux sorts, portent des chemises sur lesquelles sont écrites des paroles de l'Alcoran, croyant par là se garantir des balles et des flèches; quelques-uns les font écrire sur du parchemin ou graver sur une lame d'argent, qu'ils s'attachent, soit au col, soit au bras. Les gens riches les portent sur des rubis, ou d'autres pierres précieuses, les femmes sur des plaques d'argent.

L'opinion des Persans attribue au lion un discernement bien important pour le genre humain; selon eux, un lion n'attaquera jamais un cheïte, mais il dévorera immanquablement un sunnite; c'est pourquoi, lorsqu'on rencontre un lion, on n'a qu'à dire *ya Aly* (ô Aly), et l'animal passera

respectueusement à côté de vous; mais si vous vous écriez *ya Omar* (ô Omar), le lion s'élancera sur vous. . . . .

Quelques personnes en Perse prétendent avoir le privilége de résister à l'action du venin des animaux malfaisans, mais il n'appartient pas à tout le monde; il est la récompense du jeûne et de la piété, mais peut être conféré par celui qui en est doué à qui bon lui semble. On l'appelle *deus*, parce que celui qui le communique fait avaler à l'aspirant un petit morceau de sucre ou d'autre chose sur lequel il a soufflé. Les Persans ajoutent une foi sans borne à la vertu de ce *deus;* et à l'époque où, dans la moisson, Scott Waring était à Chyras, il accourait dans cette ville

une multitude de paysans qui venaient l'acquérir d'un homme célèbre nommé *Cheikh Ghâfour*.

DE LA MÉDECINE, DE LA CHIRURGIE ET DES FUNÉRAILLES.

Ce qu'on appelle médecine en Perse n'est qu'une jonglerie grossière exercée avec une rare impudence. Cependant ceux qui s'y adonnent jouissent, surtout parmi les gens de la classe du peuple, d'un respect qui approche de l'adoration. L'orgueil de ces charlatans le dispute à leur ignorance, et leur unique talent consiste à se faire passer pour sorciers.

On sait que la religion musulmane apporte un obstacle insurmontable à l'étude de cet art, puisque le *Coran* considérant les cadavres comme des

objets impurs, ils sont en une telle horreur qu'on ne les touche jamais. On ne peut donc acquérir aucune connaissance en anatomie ; et la médecine, science si conjecturale par elle-même, n'est plus qu'un empirisme dangereux.

On ne connaît également pas les remèdes les plus communs ; point de pharmacies ni de pharmaciens. Quand les médecins sont appelés auprès d'un malade, ils commencent, quel que soit leur état, par consulter des espèces de grimoires, en faisant plusieurs contorsions, et ils prononcent quelques paroles mystérieuses, qu'ils recommandent aux malades de répéter le plus qu'il leur sera possible. Ils font ensuite appliquer sur quelques parties du corps, des chiens ou des

chats écorchés, des vipères, des crapeaux ou telle autre bête pareille, afin de détruire, disent-ils, le *charme* de la maladie. Ils emploient rarement la saignée; s'ils croient en avoir besoin, ils tendent le bras sans cérémonie au premier barbier venu qu'ils rencontrent dans la rue. Celui-ci fait promptement l'opération avec une lancette longue comme un poignard, en faisant la ligature avec une corde s'il n'a pas autre chose sous la main, et ce qui paraîtra singulier, c'est qu'ils n'estropient jamais personne. Ils connaissent à peine les lavemens, les sangsues, les vésicatoires, les cautères, ni enfin aucune des applications extérieures, qui sont quelquefois d'un effet si puissant.

La chirurgie est plus mauvaise en-

core s'il est possible. Dans la majeure partie de la Perse elle est entre les mains de quelques juifs, aussi ignorans qu'ils sont misérables. Leur science se borne à appliquer sur quelques plaies que ce soient, des espèces d'onguens rances dont les récettes, qui passent de père en fils, font tout le fond de leur talent et de leur fortune. La même drogue doit guérir l'ulcère et le coup de feu; et les malheureux qui en reviennent, doivent rendre grâce à la nature bien plus qu'aux remèdes de ces chirurgiens cricotomistes, qui pourraient cependant être un peu plus experts dans ce genre d'opérations, d'après la pratique étendue que leur fournissent les têtes du pays. J'ai été moi-même dans le cas de juger de l'efficacité des onguens de ces misé-

rables. Blessé dangereusement, et éloigné de toute espèce de secours, je fus obligé de passer par leurs mains, et c'est un miracle que j'en sois revenu. J'avais perdu beaucoup de sang, et j'étais trop faible dans le principe pour connaître ce qu'ils faisaient. Le premier résultat dont je m'aperçus fut une gangrène bien prononcée, qui céda heureusement au bout de deux jours à des fomentations de vinaigre. Enfin, après trois mois de souffrance, mon bourreau de juif s'attribua l'honneur d'une cure où la nature et mes soins avaient tout fait; car si j'avais continué l'application de son prétendu baume, qui n'est qu'un composé de graisses puantes, j'aurais fini par être gangrené des pieds jusqu'à la tête avant un mois. Ces gens-

là ne connaissent pas la réduction des fractures, et si quelqu'un a le malheur d'en avoir une, on le laisse tout bonnement sur le dos, à la grâce de Dieu, sans tendre le membre brisé, qui finit à la vérité par se ressouder, mais en restant de travers, et beaucoup plus court que l'autre.

Un membre cassé d'un coup de feu est presque toujours un cas mortel. Ces ignorans praticiens abandonnent ceux qui sont blessés de cette manière, et prétendent que cet accident est sans remède.

A la suite de l'affaire d'*Oslanduz*, une cinquantaine de malheureux soldats étaient dans ce cas, ainsi qu'un colonel nommé *Djaffar-Kouli-Khan*, fils d'un des plus grands seigneurs de la Perse. Ils furent soignés par le doc-

teur Cornik, chirurgien anglais de beaucoup de mérite, et comme pas un seul d'eux ne resta estropié, ses confrères persans en conçurent une telle rage, qu'ils firent circuler partout qu'il avait fait un pacte avec le diable; mais cela n'empêcha pas les malades et les blessés de recourir à lui. Sa réputation parvint même jusqu'au fond du harem du prince, où il était appelé chaque fois qu'il y avait quelques maladies réelles ou de commande, telles que migraines, vapeurs, attaques de nerfs, etc.

Comme il est assez rare, surtout en Perse, de sortir des mains des médecins, sinon pour aller visiter les sombres bords, j'ai cru devoir placer ici l'article des funérailles, dont les cérémonies ne sont pas les choses les moins curieuses de ce pays.

Quand un homme meurt, tous les membres de la famille, ainsi que les domestiques, poussent des hurlemens terribles; ils se roulent par terre, déchirent leurs vêtemens, parcourent la ville la figure couverte de boue, pour faire connaître à tous quel est leur désespoir. Les femmes dans le harem en font autant, et comme elles ne pourraient pas crier aussi fort ni aussi long-temps que l'usage le veut, elles font prier des amies ou des voisines de venir les aider dans ces fonctions; et enfin elles louent des femmes qui en font métier, et qui en outre vont tous les jeudis soirs répéter avec elles la même cérémonie au tombeau du défunt.

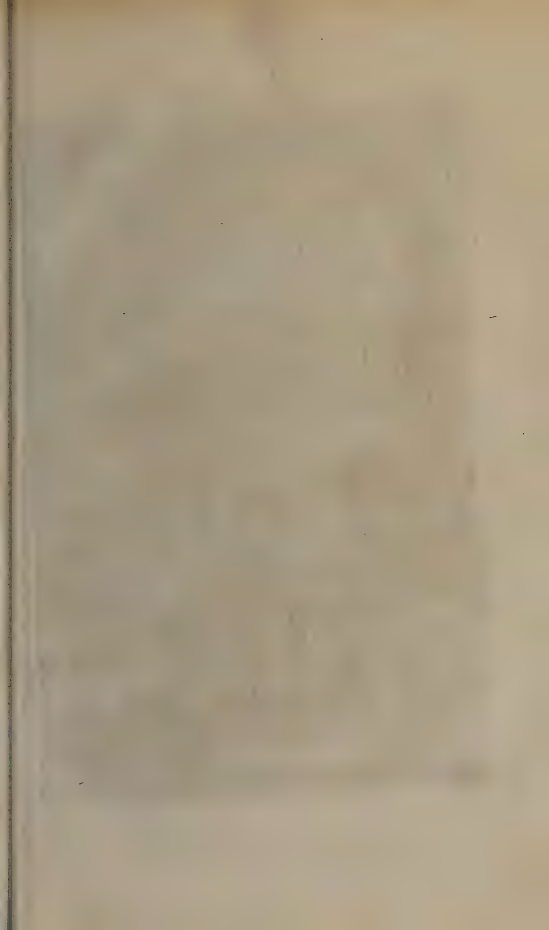
Quand les cris sont un peu apai-

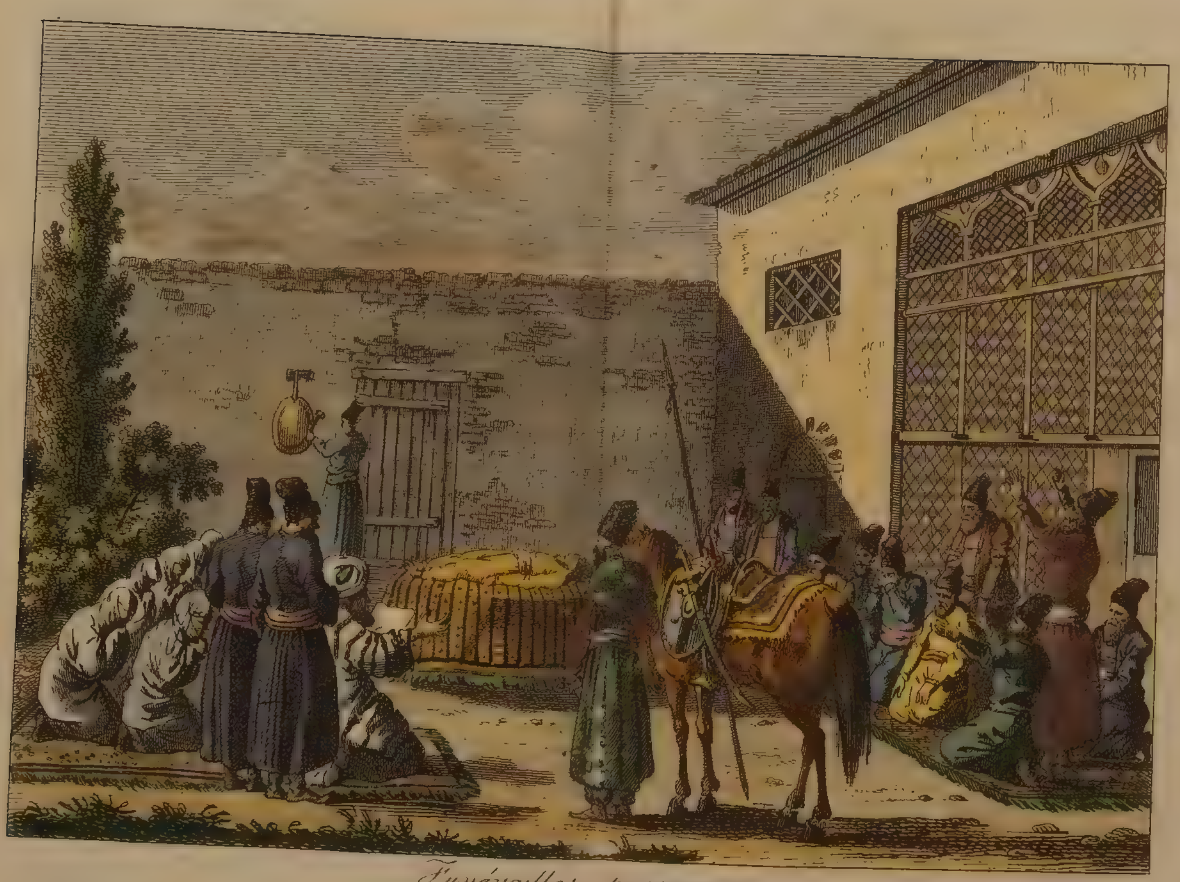
sés, on s'occupe de purifier le cadavre; il y a des hommes dont c'est l'unique profession, et que personne ne veut approcher, par la raison qu'ils touchent les cadavres qui sont réputés impurs. Ces hommes se nomment *mourdé-chouis;* et quoiqu'ils soient d'une utilité indispensable, ils sont quelquefois accueillis dans les villes à coups de pierres. Tant que dure l'opération, un *molla* récite les versets du Koran, qui concernent les morts. Les hommes chargés de la purification vont très-lentement et sous l'inspection des plus proches parens qui doivent en être les témoins. Ceux-ci gardent un recueillement religieux pendant la cérémonie, qui se fait en plein champ ou dans les jardins, mais jamais dans les appar-

temens. On commence par laver le corps trois ou quatre fois avec de l'eau chaude; on le parfume et on lui rase la tête, ensuite on jette dessus beaucoup d'eau froide, qui est considérée comme les premières ablutions funèbres.

Les esclaves revêtissent alors le corps comme pour un jour de cérémonie, et on le couche ensuite sur une estrade, couverte d'un magnifique tapis. Les pleurs et les cris ne doivent pas diminuer de la part des femmes, sinon elles seraient accusées de n'avoir jamais eu d'attachement pour le défunt. Après vingt-quatre heures d'exposition, tous les membres de la famille et les personnes de connaissance sont invités à l'enterrement. Les femmes se rassemblent

dans le harem, où elles recommencent à pleurer, de manière à être bien distinctement entendues des voisins; les hommes se réunissent dans le divan, dont les croisées sont ouvertes. Quelques-uns des parens amènent le cheval favori du défunt, parfaitement harnaché, et à la selle duquel sont suspendus ses armes, son bouclier et son Coran. Le *molla* fait un sermon très-touchant sur les qualités du décédé, les vertus qui l'ont distingué pendant sa vie; puis il se résume en faisant envisager aux auditeurs la mort comme le terme à tout, et comme le bonheur suprême pour ceux qui par leur conduite ont mérité les baisers des célestes *houris*, toujours jeunes et toujours vierges. Ce discours, souvent interrompu par





Funérailles persannes

les sanglots des auditeurs, est terminé par les assurances qu'il donne que leur parent et ami jouit déjà des récompenses dues à ses vertus, et que, loin de le plaindre, on doit plutôt envier son sort. Chacun porte alors la main droite sur la poitrine, et répond par les mots *Inch-Allâh*. (Plut à Dieu.)

Les femmes arrivent voilées et recommencent leurs cris; chacune fait l'éloge du défunt et rappelle quelques traits de sa bienfaisance; elles restent ainsi jusqu'au soir, et tant que dure la journée, un homme frappe toutes les cinq minutes sur un *tam-tam* suspendu à la porte d'entrée; ce bruit porte à l'âme un sentiment de tristesse involontaire et qu'on ne saurait vaincre. (*Voyez la gravure en*

regard.) Un peu avant l'enterrement, les femmes prennent les devants, et toujours pleurant se rendent au cimetière. Elles s'agenouillent en cercle et attendent ainsi le cortège qui arrive bientôt après. Le cadavre précède, posé sur un brancard et porté par les esclaves; la famille et les amis viennent après dans le plus morne silence. Le corps arrivé près de la fosse, on le dépouille; chacun lui fait alors ses derniers adieux, le couvre de nombreuses ablutions et lui souhaite un bon voyage. Ensuite on l'enveloppe d'un linceuil, et on le dépose dans un cercueil carré qu'on descend dans la fosse, couché sur le côté gauche, et la face tournée du côté de la Mekke, et non point debout comme beaucoup de person-

nes l'ont assuré. Le corps étant couvert de terre, on met par-dessus une épitaphe, que les femmes s'empressent d'orner de fleurs. Ce genre de monument est beaucoup plus simple en Perse qu'en Turquie, où l'on se plaît à décorer magnifiquement les tombeaux. Presque tous ceux qu'on voit dans le vaste cimetière de *Scutari* sont construits en marbre ou en albâtre et chargés d'ornemens dorés d'un assez bon goût. Les cyprès leur prêtent leur ombrage, ce qui achève de donner à ce lieu un aspect aussi mélancolique qu'imposant et majestueux.

Les Turks posent sur leurs fosses des pièces de marbre, qui les couvrent dans toute leur longueur; ils en dressent d'autres à la tête, surmon-

tées de turbans de forme pareille à celle que portaient les défunts ; d'autres pièces de forme oblongue indiquent leur nom et leur âge. On y ajoute quelques versets du Coran, analogues aux qualités qui les ont particulièrement distingués.

Les cimetières en Perse sont d'un style moins riche ; à l'exception de quelques grands, qui font construire sur leurs tombes de petits dômes supportés par quatre colonnes, les autres mettent simplement du côté de la tête des morceaux d'albâtre de deux à trois pieds de hauteur, contenant les mêmes choses que celles des Turks.

On voit encore quelques exemples d'une coutume bizarre, mais qui commence à passer de mode, et qui

n'est plus suivie que par des têtes exaltées. Elle consiste à abandonner la maison qu'habitait le défunt, jusqu'à ce qu'elle tombe en ruine, pour prouver l'attachement qu'on lui portait. Ceux qui se piquent d'obéir à cet usage doivent être riches et uniques héritiers ; des cohéritiers seraient rarement d'humeur de partager cette fantaisie, d'autant plus que ce désintéressement superflu n'a maintenant d'autre résultat que de faire rire aux dépens de celui qui en fait parade.

Enfin, un autre usage aussi extraordinaire, et plus dangereux, c'est de rester un, deux et même trois mois sans se faire raser la tête ni la barbe ; de ne changer ni de linge, ni de vêtement, de se priver de bains pen-

dant la plus grande partie de ce temps, de ne se nourrir que de mets grossiers, et de ne boire que de l'eau pure.

Les femmes se traitent encore avec plus de rigueur, dans l'espoir d'être citées comme des modèles d'attachement et de fidélité; elles se privent de bains, leurs cheveux restent dans le plus grand désordre, et de plus elles se fustigent matin et soir avec des martinets qui leur déchirent cruellement la peau. L'opération se fait en présence de leurs bonnes amies, afin que toute la ville en soit instruite. Plus elles se maltraitent, plus elles obtiennent de considération de la part des hommes ; mais les femmes, bien moins charitables, et qui s'y connaissent mieux, poussent la médisance

au point de traiter ces mortifications de pures grimaces, et de prétendre que ce sont des appâts pour attirer de nouveaux époux.

LIVRE XIX.

DE LA LITTÉRATURE PERSANE.

La langue que les Persans parlent aujourd'hui commença à prendre les formes qu'elle conserve actuellement après l'invasion de l'empire des Sassanides par les farouches sectateurs de Mahomet. Ceuxci détruisirent d'abord tous les monumens littéraires que leur fanatisme les portait à mépriser, et obligèrent les vaincus à se servir de la langue du Coran, en leur imposant leurs mœurs, leur religion et leurs lois.

Cependant quelques ouvrages sur-

vécurent au désastre, et la langue conservée dans les provinces septentrionales redevint bientôt d'un usage général dans toute l'étendue de l'empire. Elle subit alors de nombreux changemens; les caractères qui servaient à l'écrire furent remplacés par ceux de l'alphabet arabe; un grand nombre de mots de ce dernier idiome furent admis; et le pehlvi modifié devint alors la langue que les Persans parlent de nos jours.

Cette langue, dont la grammaire et la phraséologie se rapprochent un peu de l'anglais et de l'allemand, offre un caractère de douceur et d'harmonie qui l'ont fait appeler par plusieurs orientalistes l'*italien de l'Asie*. Aussi les littérateurs persans sacrifient-ils souvent à l'euphonie et à la

cadence de la phrase, le sens qui devrait pourtant être toujours le principal mérite d'une composition; c'est là ce qui fait que, quelle que soit l'élégance et le mérite d'une traduction, elle ne peut jamais approcher de l'original. Ce serait donc porter un jugement injuste sur les auteurs persans que de les critiquer sans connaître la langue dans laquelle ils ont écrit; tandis que d'un autre côté on ne saurait nier en même temps que ceux auxquels des travaux longs et pénibles ont procuré la connaissance de cette langue, sont peut-être un peu trop enclins à louer une littérature dont l'accès leur a coûté tant de peines. Quoi qu'il en soit, on ne saurait nier que la langue persane, par la richesse de ses épithètes et la douceur des mots

qui la composent, mérite les justes éloges que plusieurs orientalistes, et particulièrement le célèbre William Jones, se sont plu à lui accorder.

Les monumens de l'ancienne littérature persane ne sont point parvenus jusqu'à nous, et il serait aussi fastidieux qu'inutile de discuter ici l'authenticité de celui qu'un savant français a publié vers la fin du dernier siècle. Nous ne considérerons dans cette esquisse rapide que les auteurs principaux qui ont écrit depuis la formation de la langue nouvelle, et les citations que nous ferons de leurs ouvrages mettront le lecteur a portée de juger de leur mérite beaucoup mieux que nos critiques et nos éloges.

FERDOUSI.

Hassan Ferdousi était fils d'un jardinier des environs de Thous, nommé Ishac, auquel le surnom de Ferdousi avait été donné, parce qu'il cultivait dans le hameau de Ryzân un jardin délicieux nommé *Ferdous* (le Paradis). Dans sa jeunesse, Hassan eut à se plaindre des vexations du gouverneur de Thous, et vint à Ghaznah pour demander justice au célèbre Mahmoud la Gaznewide qui régnait alors.

Le jeune solliciteur, auquel l'état de sa fortune rendait plus pénibles les retards qu'il éprouvait, ne trouva d'autre ressource que dans son talent pour la poésie, et se mit à faire des vers pour subsister Les lettres étaient

encouragées ; et à la même époque où notre Europe était plongée dans la plus grossière barbarie, Mahmoud la Gaznewide faisait des pensions à plus de quatre cents gens de lettres ou savans. Ferdousi eut le bonheur de se faire connaître d'Ansari, poëte distingué dont le crédit et les richesses étaient immenses, et qui présenta le jeune homme à la cour. Mahmoud cherchait alors un littérateur qui osât se charger de mettre en vers les anciennes chroniques de l'empire d'Iran, que le hasard venait de faire retrouver, et Ferdousi fut invité à se charger de la composition de ce poëme, que tous les gens de lettres du temps avaient craint d'entreprendre. Il passa quatre années à Ghaznah, et quatre années à Thous, pendant

lesquelles il s'occupa de cette composition, qui devait l'immortaliser. Au bout de ce temps il vint présenter son travail au prince qui l'avait commandé. Il fut récompensé magnifiquement, et reçut de Mahmoud toutes sortes de témoignages de faveur; mais l'envie qui s'attache toujours à tout ce qu'il y a de grand et d'élevé, n'épargna point notre poëte. Un lâche calomniateur l'accusa de ne point partager les croyances religieuses de la secte que protégeait le sulthan. Cette perfidie attira sur le malheureux Ferdousi la défaveur du monarque; et quand il vint présenter la suite de son poëme, Mahmoud, au lieu de lui accorder la récompense qui lui était promise, se contenta de lui faire remettre une somme médiocre. Fer-

dousi, plein d'une généreuse indignation, distribua cette somme aux pauvres, se cacha dans la capitale, et se vengea par une satire sanglante qui est parvenue jusqu'à nous. Le poëte proscrit se réfugia à Thous, où il vécut pauvre et obscur jusqu'à l'année 411 de l'hégire. Au moment où l'on portait sa dépouille mortelle à sa dernière demeure, un envoyé de Mahmoud venait offrir à ce poëte malheureux la juste récompense qui avait été promise à ses travaux. On voulut la faire accepter à sa fille, qui eut le courage de la refuser.

Un seul ouvrage a suffi pour immortaliser Ferdousi (1); mais cet ouvrage

1) Quelques savans lui attribuent également le livre de Salomon (Souleïman Nameh), ouvrage en vers qui contient plusieurs fables relatives à cet ancien monarque.

est un poëme héroïque contenant cent soixante-dix mille vers, dans lesquels se trouvent décrits tous les principaux événemens de l'histoire de Perse, depuis les temps les plus reculés, pendant une période de trois mille six cents ans. Cette composition offre un double intérêt, considérée sous le rapport historique, et sous le point de vue littéraire. Dans beaucoup de parties, sans doute, des traditions fabuleuses viennent se mêler aux faits positifs, dans d'autres, règne une confusion qui a jeté les commentateurs dans d'étranges perplexités; mais tel qu'il est néanmoins, le Chah Nameh est le monument le plus intéressant qui soit parvenu jusqu'à nous sur l'antique empire d'Iran.

Sous le point de vue littéraire, on

peut reprocher à Ferdousi de la monotonie, et surtout beaucoup d'obscurité; mais ces défauts sont rachetés, en quelques endroits, par la richesse des descriptions, le nombre et l'harmonie de la versification. Nos lecteurs ne pourront apprécier la justesse et la vérité de ces éloges par la citation suivante du poëme, qui perd trop en passant par notre plume; nous préférons les renvoyer aux élégantes traductions que le célèbre William Jones a insérées dans ses ouvrages français.

Le Combat de Sam.

Au bruit harmonieux d'une marche guerrière,
Sam vient aux pieds du roi courber sa tête altière.
Sur son trône éclatant Menoutcheher assis,
Entouré de la pourpre où brillent les rubis,

Tient dans ses nobles mains un sceptre magnifique;
Sur son front décoré de la couronne antique,
Règnent en même temps la grâce et la bonté.
Guerrier, dit-il à Sam, prends place à mon côté;
De tes nombreux exploits je veux savoir l'histoire,
Et de ta bouche même apprendre ta victoire.
Il dit, et le guerrier lui répond en ces mots :
Après avoir livré de meurtriers assauts,
Nous allions pénétrer dans la ville ennemie,
Quand les géans nombreux dont elle était remplie,
En bataillons épais s'élancent hors des murs;
En vain nous les frappons.... les rochers sont moins durs....
Le tigre est moins cruel, le coursier moins rapide,
Le lion moins hardi, le serpent moins perfide.
Ils ébranlent les airs de leurs cris effrayans,
L'écho redouble encor leurs affreux hurlemens,
Sous leurs pas accablans le sol gémit et tremble.
Alors, leur troupe autour du prince se rassemble;
La poudre qui les cache, en épais tourbillons,
De l'astre heureux du jour obscurcit les rayons.
Leur corps est entouré de fers impénétrables,
Où viennent se briser nos lances redoutables.
Pareils aux flots du Nil inondant les sillons,
Partout on voit surgir leurs affreux bataillons,

Et d'instant en instant ils paraissent s'étendre.
Au milieu des Persans un cri s'est fait entendre;
Il annonce la fuite et notre déshonneur :
Soudain, de mes soldats ranimant la valeur,
J'accours : des ennemis la phalange s'arrête,
Semblable au fier cyprès qu'assaillit la tempête.
Cercave, digne fils de Zohak l'indompté,
Oppose à mes efforts son glaive redouté.
En blasphèmes honteux il exhale sa rage;
Mais il s'efforce en vain d'ébranler mon courage :
En vain ses coups nombreux m'entourent du trépas;
En vain pour me percer il a levé le bras :
Je m'élance; et soudain dans les miens je l'enlace;
Il veut fuir; mais bientôt fortement je l'embrasse;
Pour me frapper son glaive est alors impuissant.
Il s'agite... il chancelle .., il tombe en rugissant;
Sous mes coups redoublés son sang rougit la terre,
Et son œil menaçant se ferme à la lumière.
Par sa chute aussitôt les nôtres enhardis,
Avec plus de vigueur pressent nos ennemis;
Et dix mille d'entre eux sous nos glaives succombent.
Leurs plus vaillans guerriers luttent en vain... ils
tombent.
L'épouvante et la mort règnent de tous côtés,
Et les géans vaincus courent épouvantés.

KHAKHANI.

Peu de temps après Ferdousi, florissait, dans les provinces septentrionales de la Perse, un poëte, qui à ses talens littéraires joignait des connaissances étendues dans les sciences exactes. Khakhani, favori de Menoutcheher, prince du Chyrwan, formé à l'école des poëtes de l'Arabie, a laissé à ses œuvres le cachet du maître sous lequel il avait étudié. Ses ouvrages sont pleins de mots et souvent même de vers arabes.

FELEKHI

Vivait dans la même ville et à la même époque que le précédent. Ses poésies offrent le même caractère de rudesse et d'étrangeté que celles de

Khakhani. Comme lui il était très-instruit également dans les sciences et dans les lettres.

ANWERY.

Anwery (1), né dans le village de Badaneh, près d'Abiwerd, dans le Khorassan, étudia au collége de Mansouryah de Thous, ville dans laquelle Ferdousi avait pris naissance. Il obtint de brillans succès dans les lettres et dans les sciences exactes pendant la durée de ses études. Un jour qu'il était assis à la porte du collége, au

(1) Le véritable nom d'Anwery était Nawery (qui ne possède rien), et son précepteur remarquant les brillantes dispositions du jeune homme, le nomma Anwery (le lumineux).

milieu d'un cortége, il vit passer un seigneur couvert d'habillemens magnifiques, monté sur un cheval superbe, et suivi de nombreux esclaves. Lorsqu'il apprit que ce personnage était le poëte de la cour. « Et moi aussi, je suis poëte, s'écria-t-il, et je veux en peu de temps surpasser tous ceux qui se trouvent auprès du sulthan, puisque ce monarque encourage si noblement les lettres. Aussitôt il se met à l'ouvrage, compose une ode en l'honneur de Sandjar, qui régnait alors, et la lui présente le lendemain. Le prince, charmé du talent du jeune poëte, l'admit à l'instant même à sa cour, où il vécut long-temps heureux et respecté. Mais sous le règne de Thogroul, successeur de Sandjar, il eut le malheur de faire une fausse

prédiction (1), d'après les règles de l'astrologie sacrée, qui était très en vogue à cette époque. Il ne put résister aux satires et aux épigrammes dont ses ennemis l'accablèrent à cette occasion, et quitta Thous pour se réfugier à Balkh. Il mourut dans cette dernière ville en 597 (1200).

Anwery excella surtout dans le genre de poésie, nommé par les Persans *cassideh.* Ce poëme, qui tient à la fois de l'ode, de l'élégie et de l'idylle, est en outre soumis à quelques règles particulières. Les premiers vers qui le composent doivent offrir des rimes à leurs hémisti-

(1) Il avait annoncé que la conjonction de sept planètes, dans le signe de la balance, causerait de grands malheurs.

ches (Mithlà.). Le nombre des distiques qui le composent doit être borné à cent, et ne peut être moindre de douze. Voici la traduction du début d'un des cassideh d'Anwery en l'honneur de Maudoud Ben Zengury.

Du Tigre et de l'Euphrate admirables rivages,
Bords heureux de Baghdad, délicieux séjour,
Sur vos fertiles champs, sur vos beaux paysages
Mes yeux errent avec amour.
Le zéphir dont la douce haleine
Sur les guérets en fleurs lentement se promène,
Se charge de parfums exquis;
Il s'unit à la terre et la rend plus féconde,
Il s'unit aux ruisseaux, il épure leur onde,
Et l'égale au Kauzer de notre Paradis (1).
Sur cette rive enchanteresse,
Brillans de fraîcheur, de beauté,
Les enfans de Baghdad au comble de l'ivresse,
Savourent à longs traits la douce volupté;

(1) Un des fleuves du Paradis des Musulmans.

Tandis que des barques rapides,
En sillonnant les flots humides,
Font jaillir mille et mille feux;
Leur course brillante et légère
Le dispute par sa lumière
A l'éclat ravissant des cieux.

. . . .

L'heure du soir annonce la prière,
Et tel qu'un vaisseau d'or privé de ses agrès,
Dans une mer de pourpre éteignant ses reflets,
Le soleil fuit notre paupière.
Bientôt un ruban d'or dessine le contour
De l'immense voûte azurée :
Sous le voile du deuil dans la plaine éthérée,
L'étoile va pleurer l'astre brûlant du jour :
Les trois filles de Nach (1) roulant autour du pôle,
Ceignent d'une triple auréole
Les cieux fiers d'un éclat si pur,
Et les pleïades scintillantes
S'étalent en perles brillantes
Sur un tapis d'or et d'azur.

(1) Les trois étoiles principales du signe de la grande ourse.

Heureux amans, avec mystère,
Le rapide *Mercure* et la tendre *Vénus*,
Tranquillement auprès du Sagittaire
Roulent leurs globes inconnus.
Comme la liqueur empourprée
Qui pétille au sein du cristal,
Mars jette un éclat inégal.
Pareil à l'œil charmant d'une femme adorée,
Par l'aiguillon des désirs animé,
Qui perce avec amour sous un voile embaumé,
Tel paraît *Jupiter*; cependant que *Saturne*,
Parcourant lentement l'orbe immense des cieux,
Jette l'éclat douteux de la lampe nocturne
D'un portique silencieux.

Nous avons encore d'Anwery un poëme élégiaque de quarante-quatre strophes, intitulé *les Pleurs du Khorassan*, dans lequel il déplore la captivité du Sulthan Sandjar, et un grand nombre d'odes et de cassideh.

SAADY.

Malgré les richesses nombreuses que nous offre le vaste champ des diverses littératures de l'Asie, Saady est, pour ainsi dire, le seul poëte de l'Orient dont la réputation soit devenue européenne. Ses sentences morales l'ont rendu aussi célèbre parmi nous que parmi ses compatriotes, qui lui ont voué un culte presque divin. Ses ouvrages sont certainement, après le Coran, le monument littéraire le plus généralement répandu dans l'Asie. Aussi, pour exprimer la popularité de ses vers, a-t-on surnommé la collection de ses œuvres *namakdani cher* (la salière de la poésie.)

Le cheikh Mosleddyn, surnommé

Saady, était fils d'un des favoris de Saad Ben Zengury ; il naquit à Chyraz, en l'année 571 de l'hégire. Son éducation fut confiée aux soins du célèbre Aboul Feradj, qui professait alors au collége de Baghdad.

Après avoir étudié la théologie de l'islamisme sous la direction d'Abdoul Cadat, il embrassa la vie religieuse et contemplative des dervyches, et se mit à courir le monde à pied sous ce costume. Il visita la Grèce et l'Hindoustan, et fit dix fois le pèlerinage de la Mekke.

Ces voyages ne furent pas sans quelques accidens. Les humbles vêtemens de notre poëte lui attiraient souvent de mauvaises plaisanteries, comme le prouve l'anecdote suivante, que Lamay raconte dans son *Defter Loutaïf* :

Un jour Saady, et le célèbre poëte Hemam, de Tauriz, entraient ensemble dans une maison de bains. Ils ne se connaissaient ni l'un ni l'autre. Hemam, croyant avoir affaire à un simple dervyche, voulut se moquer de lui. Sachant qu'il était de Chyraz, et lui voyant la tête chauve (comme presque tous les habitans de cette ville), il renversa une tasse d'une forme ronde, et dit à Saady : Dervyche, mon ami, apprends-moi, je te prie, pourquoi la tête de tous les habitans de Chyraz ressemble à cette tasse? Par la même raison, répondit Saady, en replaçant la tasse comme elle devait être placée, que la tête de tous les habitans de Tauriz lui ressemble également quand on en voit tout le vide. Cette vive repartie com-

mença bientôt à dessiller les yeux de Hemam, qui, après quelques autres questions, ne tarda pas à reconnaître le poëte célèbre auquel il s'était adressé. Dans ses ouvrages, Saady écrit lui-même : « j'ai long-temps parcouru le monde, j'ai vu bien des individus; il n'est point un coin de terre d'où je n'aie tiré quelque profit, et j'ai dérobé un épi à chaque gerbe. »

L'invasion des Turks l'avait contraint de quitter son pays. Après avoir parcouru l'Égypte, il fut pris par les croisés dans la Terre-Sainte, et se vit forcé de travailler aux fortifications de Tripoli. Ce fut là qu'un marchand de Halep le reconnut, le racheta pour dix écus d'or, et lui fit épouser sa fille. Mais ce mariage ne fut point heureux. La nouvelle épouse

était acariâtre, et son humeur maussade fit plus d'une fois regretter à Saady les fers des chrétiens. Voici comment il raconte lui-même son aventure : « Je fus pris en Palestine, comme je me rendais avec deux amis dans les déserts de Jérusalem. Les Francs me maltraitèrent, et me firent travailler avec des Juifs aux fortifications de Tripoli ; j'appelais la mort de tous mes vœux. Un jour, je reconnus un de mes anciens amis, riche seigneur d'Halep. Son cœur fut touché de ma position, il me racheta pour dix pièces d'or, et me donna sa fille en mariage, avec 100 pièces d'or. Mais hélas ! le bien qu'il crut me faire me rendit le plus malheureux des hommes. Cette femme sans mœurs, et acariâtre, me traitait avec mépris, et me repro-

chait d'avoir été racheté par son père. Votre père, lui dis-je, a payé dix pièces d'or pour me délivrer, et cent autres pièces pour me rendre votre esclave.

La vénération que les musulmans portent à Saady est telle, qu'on a voulu le faire passer pour un saint. Voici, entre autres, un des miracles qui lui sont attribués. Nous laissons parler Daulet Chah, son biographe.

Pendant les dernières années de sa vie, Saady s'était renfermé, dit-on, dans un monastère voisin de Chyraz, dont il ne sortait jamais. Il y recevait la visite des rois et des princes qui venaient quelquefois se recommander à ses prières, et lui présenter quelques offrandes de fruits et de sucreries. Saady partageait également ces présens. Il en gardait la moitié, et déposait l'autre sur une fenêtre de son

monastère pour les pauvres bucherons, qui recevaient avec reconnaissance cette précieuse charité.

Un jour, tenté par la gourmandise, un voleur déguisé en bucheron vint porter la main sur ces fruits; mais à l'instant même, prise comme dans un piége, elle se dessécha comme un morceau de bois. Aussitôt notre fripon pousse des cris, et appelle à son aide. Saady accourut à ces clameurs, et après lui avoir donné une bonne leçon, pria Dieu de pardonner au pécheur; sa demande fut bientôt exaucée.

Ce fut dans ce monastère que Saady mourut le 17 de dzoulhedjah, 690 de l'hégire, suivant l'auteur du *Tarikhi Guzideh*; et le 20 de chawal 691, suivant le biographe Daulet Chah.

Saady a laissé une collection d'œuvres, rassemblées sous le titre de *Koullieti-Saady*. Ses deux poëmes principaux sont le Gulistan, qui a été traduit en latin par Gentius, et en anglais par sir Francis Gladwin (la traduction française du premier livre a été également publiée chez nous) et le Boustan.

Le Gulistan (parterre de roses) est un traité formé de prose et de vers, dans lequel Saady traite successivement des mœurs des rois, des qualités des dervyches, de la modération dans les désirs, du silence, de l'amour et de la jeunesse, de la vieillesse, des signes d'une bonne éducation, enfin de la conversation.

Le Boustan (le verger) avait été composé avant le Gulistan. Il est composé d'un grand nombre de sentences

morales, dont quelques-unes se retrouvent dans le Gulistan, et qui traitent de la justice, de la crainte de Dieu, de la libéralité, etc.

Le Pend Nameh était beaucoup moins connu que ces deux poëmes. J'en donne ici la traduction, que j'ai fait lithographier en 1820.

Les autres ouvrages de Saady se composent de fables, d'anecdotes et de sentences morales. On en trouvera plus bas la liste complète.

Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

PEND NAMEH,

OU LE LIVRE DES CONSEILS,

Du cheikh Saadi *de Chyraz.*

Dieu bienfaisant ! exerce ta clémence envers des êtres enveloppés de toutes parts dans les filets des passions. C'est à toi seul que nous pouvons adresser nos plaintes ; toi seul aussi peux nous pardonner nos fautes. Éloigne-nous de la route du péché ; daigne excuser nos torts, et nous diriger dans la voie de la justice.

Tant que la langue conservera sa place dans la bouche, le cœur des

fidèles sera réjoui par les louanges de Mahomet, maître du monde, l'ami de Dieu, le plus illustre des prophètes, celui qui se repose près du trône céleste; ce cavalier qui, monté sur Borak, fit la conquête de l'univers, et traversa les brillantes régions aux portes azurées (1).

(1) Le poëte fait allusion dans ces vers au voyage que Mahomet fit pendant une nuit, accompagné de l'ange Gabriel. Voici les circonstances de ce voyage, sur lesquelles les historiens arabes paraissent être d'accord.

En l'an de J. C. 630, Mahomet, alors âgé de 52 ans, et qui était prophète depuis douze années, vit se présenter à lui l'ange Gabriel, qui lui amenait une monture de couleur blanche, un peu plus grande qu'un âne. Ils partent, et arrivent au premier ciel : on frappe; et au nom de Mahomet,

Une invocation à Dieu et à son pro-phète précède toujours l'ouvrage d'un

les portes s'ouvrent; le voyageur rencontre Adam, qui lui fait un accueil très-honnête. Il monte au second ciel, où il trouve Jésus-Christ et saint Jean, qui ne le reçoivent pas moins bien. Joseph au troisième ciel, Enoch au quatrième, Aaron au cinquième, Moïse au sixième ciel, lui donnèrent des témoignages d'amitié; mais Moïse se mit à pleurer en le voyant. On lui demanda ce qui causait son chagrin. « Je vois bien, répondit-il, que ce prophète fera entrer dans le ciel beaucoup plus d'âmes que je n'en ai fait entrer moi-même.» Puis, Mahomet parvint au septième ciel. Après avoir rendu ses devoirs à Abraham, il fut introduit dans le palais nommé mamour (l'habité); on lui présenta trois vases; l'un rempli de vin, l'autre de miel, et le troisième de lait. Mahomet choisit ce dernier. Enfin, on l'introduisit devant Dieu

musulman. Celle-ci rappelle la prière du poëte Thompson.

Father of light and life! thou god supreme
O Teach me what is good, teach me thyself.
Save me from folly, vanity and vice
From every low pursuit and feed my soul
With Knowledge, conscious peace and virtue pure.

qui lui commanda 500 prières par jour. Mais d'après l'avis de Moïse, il obtint une diminution sur ce nombre, et ces prières furent réduites à cinq.

Ces détails nous ont été transmis par un auteur arabe, qui les tenait de Hodba Ben Khaled, qui les tenait de Hammam Ben Iaha, qui les tenait de Kottada Ben Malek, qui les tenait du prophète lui-même. Quelques commentateurs ajoutent que ce voyage fut exécuté avec tant de promptitude, que Mahomet, à son retour, trouva son lit encore chaud, et une aiguière d'eau qu'il avait renversée, encore pleine.

Il faut pourtant ajouter, pour la justifi-

À l'Ame.

Déjà plusieurs années d'une vie précieuse se sont écoulées, et tu n'es pas encore sorti de l'enfance. Toutes tes actions ont été dirigées par un esprit d'erreur et de vanité (1), et tu n'as pas agi un seul instant comme tu le dois. Crains cependant de faire fonds sur

cation du prophète, que ces fables ridicules, transmises cependant par des docteurs dont l'opinion fait autorité, ne se trouvent point dans son Coran ; il dit seulement, Sourate 17[e], vers. 1[er] : *Louanges soient à celui qui pendant une nuit a enlevé son serviteur*. Mais il n'entre pas dans des explications plus étendues sur cet enlèvement miraculeux.

(1) O curas hominum et quantùm est in rebus inane!

PERS., sat. 1.

une vie fragile et passagère (1), et ne te crois point à l'abri des vicissitudes du sort.

(1) Comme Saadi, la plupart des philosophes de l'Orient ont parlé de la brièveté de la vie ; mais leur morale n'est pas toujours aussi pure, à moins que l'on ne considère l'amour dont ils parlent comme une ardente ferveur envers la Divinité. J'ai donné plus bas quelques-unes des odes charmantes de Hafez sur ce sujet. J'en citerai une moins connue du poëte turk Meshiy, que j'ai essayé de traduire en vers.

L'amandier s'est couvert de ses fleurs argentées,
Les chants du rossignol annoncent le printemps,
Partout dans nos jardins les tentes sont plantées.
Hâtons-nous de jouir, les beaux jours n'ont qu'un
temps.
Nos prés sont revêtus d'une fraîche parure.
Songe que le destin a compté nos instans,
Hâte-toi de jouir, imite la nature.
Hâtons-nous de jouir, les beaux jours n'ont qu'un
temps.

De la Bienfaisance.

L'homme bienfaisant (1) acquiert de la célébrité parmi les hommes vertueux. C'est par la bienfaisance que

Le lis s'est embelli des perles de l'aurore,
La rosée a tombé sur nos jardins brûlans,
Savoure ces momens, il en est temps encore.
Hâtons-nous de jouir, les beaux jours n'ont qu'un temps.

Tu vois le teint vermeil et de lis et de roses,
De ces jeunes beautés aux regards caressants,
Leur éclat le dispute aux fleurs fraîches écloses;
Hâtons-nous de jouir, les beaux jours n'ont qu'un temps.

Cette fraîcheur, hélas! doit bientôt disparaître,
Elles auront fléchi sous le fardeau des ans;
Dans ce moment fatal, tu gémiras peut-être...
Hâtons-nous de jouir, les beaux jours n'ont qu'un temps.

(1) (*Mot-à-mot*). Celui qui étend la table de la bienfaisance.

l'on s'illustre dans le monde, et que l'on obtient une véritable grandeur(1); car rien n'est plus estimé, ni plus digne d'estime que cette qualité. Elle procure les plus douces jouissances que l'on puisse éprouver dans la vie.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Dans mon jardin long-temps ravagé, solitaire,
Tout cédait aux rigueurs des hivers désolans;
Mais le seigneur enfin rend le calme à la terre;
Hâtons-nous de jouir, les beaux jours n'ont qu'un temps.

La rose languissante avait courbé la tête,
Elle avait succombé sous l'effort des autans,
Du printemps qui renaît, elle embellit la fête;
Hâtons-nous de jouir, les beaux jours n'ont qu'un temps.

(1) Connu par ses bienfaits, sa bonté fait sa gloire.
VOLT. *Ep. au roi de Prusse.*

Rends la vigueur au cœur des hommes par ta générosité, remplis le monde du bruit de tes bienfaits, sois constant dans ton active bonté. En agissant ainsi, tu ressembleras à Dieu lui-même (1).

Les fleurs de leurs parfums embaument le zéphire;
La goutte d'eau qui tombe et pénètre nos sens,
Se charge des odeurs que partout on respire.
Hâtous-nous de jouir, la beaux jours n'ont qu'un
temps.
Quand le ciel bienfaisant arrose nos campagnes,
Quand l'air est rafraîchi par l'haleine des vents,
Goûte des plaisirs purs au sein de tes compagnes.
Hâtons-nous de jouir, les beaux jours n'ont qu'un
temps.
J'ai voulu par mes vers illustrer ma vallée,
Puissai-je rester cher à ses bons habitans,
Et puissent-ils redire aux jours de la veillée :
Hâtons-nous de jouir, les beaux jours n'ont qu'un
temps.

(1) Un mortel bienfaisant approche de Dieu même.
L. Rac., *la Rel.*

De l'Avarice.

La terre tournerait au gré des désirs de l'avare, la fortune serait son esclave; il aurait les trésors de *Caron*, le quart du monde habité lui serait soumis, cette puissance et ces richesses n'illustreraient pas son nom, et ne lui donneraient point le bonheur. N'aie aucune considération pour les richesses d'un avare, ne parle point de ses biens et de ses possessions. Quand il serait le plus religieux des hommes, la loi de Dieu lui défend l'entrée du paradis (1). Malgré l'étendue de ses facultés, il éprouve tous les désagrémens de la pauvreté. Tandis que l'homme généreux jouit des

(1) Un infidèle entrerait dans le paradis plutôt qu'un musulman avare.

CORAN.

douceurs de la richesse, l'avare n'en connaît que les tourmens (1).

De l'Humilité.

Sois humble, ô mon ami! c'est par là que tu te feras aimer des hommes (2), et que tu rehausseras ton mérite (3). Ainsi, l'astre des nuits augmente son éclat par les feux du jour. Les philantropes sont modestes; aucune qualité pourtant n'est au-dessus de la philantropie. Par la modestie, tu rendras ton caractère plus grand, tu

(1) Les richesses n'appartiennent pas à l'avare, c'est plutôt l'avare qui appartient aux richesses.

Proverbe arabe.

(2) Βούλου δ᾽ἀρέσκειν πᾶσι,
Μὴ σἀυτῷ μόνον.

Ménandre

(3) L'homme modeste, à lui-même étranger,
Nous plaît sans le savoir, charme sans y songer.

Delille, *sur la Cult. des Arts.*

t'assureras une félicité éternelle, tu rendras ton amitié plus sûre (1). Est-il quelque chose de plus sublime qu'une véritable amitié ? En un mot, l'humilité est la clef du paradis (2), elle est le plus bel ornement des grandeurs et des dignités, auxquelles elle ajoute un nouveau prix. Elle élève l'homme *faible*, elle illustre l'homme puissant; car rien n'est plus doux que de voir celui qui commande aux autres s'humilier lui-même (3). Le sage

(1) Entre les qualités du cœur,
Il n'en est point qui fasse honneur,
Si l'on n'y joint la modestie.
PIRON, *Epîtres*.

(2) The almighty from his trone in earth surveys.
Nought greater than an honest humble heart
POPE.

(3) C'est peu d'être guerrier, la modeste douceur,
Donne un prix aux vertus, et sied à la valeur.
VOLT., *Tancr.*, act. 1er., scène 2.

est humble, et ne voyons-nous pas l'arbre chargé de fruits abaisser ses rameaux vers la terre? Ne te fais point haïr des hommes par ton orgueil, puisque c'est t'élever que de t'abaisser. L'homme d'un rang supérieur s'ennoblit par la modestie; et le pauvre ne fait que ce qu'il doit en pratiquant cette vertu.

De l'Orgueil.

Fuis l'orgueil, ô mon fils! un jour viendra où il te faudra t'abaisser vers la terre. L'arrogance déplaît au savant (1), elle est honteuse dans le sage; car elle est le partage ordinaire

(1) Πᾶς ὁ μὴ φρονῶν
Ἀλαζονεία κ ψόγοις ἁλίσκεται.

de l'ignorant. Ce défaut ne se rencontre point dans un honnête homme (1). Satan fut orgueilleux ; il est renfermé pour jamais dans les antres de la malédiction L'homme orgueilleux, tu le sais, ô mon fils ! repaît son imagination de futiles chimères. Crains d'imiter sa faiblesse. Puisque tu la connais, elle ne peut que te rendre malheureux (2), te conduire dans une

(1) L'orgueil n'aveugle point ceux que l'honneur éclaire.

GRESS. *Edouard*, trag, act. 2, scèn. 6.

(2) Les orgueilleux ne prospèrent jamais.

VOLT., *Nan.*, act. 3, sc. 5.

Que nous sert qu'en public la vertu nous honore,
Si le ver de l'orgueil en secret nous dévore.

L. RAC., *la Rel.*, ch. 2, vers. 27.

Humanitati qui se non accomodat,
Plerumque pænas oppetit superbiæ.

PHÈD., liv. 3, fab. 16.

mauvaise route, et te rendre coupable envers Dieu (1).

De la Science.

Ce n'est point par la splendeur, les dignités et les richesses, c'est au moyen de l'instruction que les enfans d'Adam atteindront la perfection (2). Comme le flambeau qui t'éclaire, il faut te consumer dans l'étude, puisque ce

(1) Sequitur superbos ultor a tergo deus.

SENEQUE, *Her. fur.*, act. 2, sc. 3.

(2) Science vaut mieux que richesse.

Proverbe arabe.

La plus grande part désire grand avoir,
La moindre part désire grand savoir.

MAR., *Rond.* 16e.

Doctrina...
Vim promovet insitam.

HOR., liv. 4, od. 4.

n'est que par elle que tu parviendras à la connaisance de Dieu. Celui que le destin favorise se livre tout entier aux méditations scientifiques. L'homme sage recherche le savoir avec avidité; les recherches sont l'occupation fervente des sages. Tu dois désirer les connaissances, fut-il même nécessaire de parcourir la terre pour te les procurer. Elles te rendront digne de ce monde et du monde futur, puisqu'elles t'apprendront à régler tes actions (1). Si tu es sage, ne t'occupes que du savoir; car c'est une insouciance *impardonnable* que de croupir dans l'ignorance. Attache-toi avec

(1) L'instruction commande au reste de nos jours,
Dans le bien ou le mal elle fixe leur cours.
RAC., *la Rel. veng.*, chap. 1er.

ardeur aux traces de la science ; car elle te conduira au bonheur éternel (1).

De l'Ignorance (2).

Si tu écoutes les conseils de la prudence et de la sagesse, ô mon ami ! crains de te lier avec un ignorant. Fuis-le avec la rapidité de la flèche, au lieu de former avec lui une étroite union (3). Il vaudrait mieux se trouver

(1) Cherchez quels sont les biens véritables ou faux,
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
Ou la vaste science, ou la vertu solide.

BOILEAU, *Epit.* 7.

(2) (*Mot-à-mot*). Sur les dangers de la société de l'ignorant.

(3) Le texte dit :

Ne te mêle point avec lui, comme le sucre se mêle avec le lait.

avec un dragon dans une caverne, que d'avoir pour compagnon un homme ignorant. Rien n'est si dangereux qu'un imprudent ami, mieux vaudrait un sage ennemi (1). Il n'y a pas d'être plus méprisable au monde que l'ignorant (2); il n'y a pas de défaut plus honteux que l'ignorance, elle engendre tous les autres (3). Tiens-toi en garde contre lui; tu n'entendras sortir de sa bouche que des paroles inconvenantes, tu ne retireras de sa société qu'une honte éternelle. Il ne

(1) Rien n'est si dangereux qu'un imprudent ami,
Mieux vaudrait un sage ennemi.

LAFONT., *Fabl.*

(2) Homine imperito nunquam quidquid injustius.

TERENC.

(3) Du vieux Zénon l'antique confrérie,
Disait tout vice être issu d'ânerie.

J.-B. ROUSSEAU, épît. 3.

peut jamais avoir qu'une fin malheureuse, et dans ce monde, et dans l'autre.

De la Tyrannie.

De même que le vent d'automne ravage un verger délicieux, de même la tyrannie porte la destruction dans le monde. Si tu veux conserver ton empire, ne te permets jamais d'opprimer personne. Quiconque lance sur les peuples les feux dévorans de l'iniquité, est atteint par les soupirs de ses victimes. La fumée qui s'exhale de la poitrine de l'opprimé peut allumer un vaste incendie, s'il est lui-même trop faible pour résister. Celui qui vexe l'indigent est condamné à une peine éternelle. Songe donc à la vengeance de Dieu, qui peut t'at-

teindre à chaque instant, redoute la colère des peuples, et garde-toi d'user de tyrannie.

De l'Avidité.

O vous que l'avidité entoure de ses filets, craignez d'être enivrés en buvant dans sa coupe dangéreuse. Ne perdez point le temps si court de votre vie en amassant des richesses. Les pierres précieuses ont une valeur autre que celle de la brique. Celui qui devient l'esclave de sa cupidité jette aux vents ce qu'il a de plus cher. Vous avez accumulé les trésors de Caron, vous vous êtes procuré tout ce qui peut rendre ce monde agréable. A quoi vous serviront ces biens qui doivent tout-à-coup s'anéantir? La folle passion de l'or vous force

à exténuer votre corps par les plus rudes travaux. Avec l'avidité du loup qui poursuit sa proie, vous courez après les richesses, et vous oubliez le jour suprême. Qu'il ne se réjouisse pas cet homme au cœur d'airain, qui échange cette vie contre la vie éternelle (1).

De la Modération dans les Désirs.

Avec la modération des désirs, ô mon fils ! tu assureras pour jamais le

(1) Adorateurs d'un bien fragile,
Dupes d'un cœur ambitieux,
Jusques à quand un peu d'argile
Charmera-t-il nos faibles yeux,
L'amour d'une fausse richesse
Nous dérobera-t-il sans cesse
Les momens que nous nous devons.
Quelle aveugle ardeur nous enivre,
Toujours nous entassons pour vivre,
Hélas ! jamais nous ne *vivons*.

Père Clerie.

repos de ta vie (1). Ne regarde point ta pauvreté comme un malheur. Qui sait vivre ici-bas n'a jamais pauvreté; car, aux yeux du sage, les richesses ne sont rien. Un homme sensé ne rougit point de son indigence, puisque cette indigence même était un des titres de gloire du prophète. Si tu n'es point riche, ne te mets point en peine; car le roi ne tire point de tribut d'un homme pauvre (2). L'or et l'argent sont les ornemens du riche; mais les autres ornemens appartiennent à l'homme peu fortuné. Dans quelque état que vous soyez, la modération est une chose

(1) Qui borne ses désirs est toujours assez riche.
VOLT., *les Scyt.*, act. 4, sc. 2.

Tu deviendras le roi du pays de la tranquillité.

(2) Qui vit content de peu connaît l'indépendance.
BERN., *Ep. sur l'Indépendance.*

utile; et c'est dans cette vertu que l'on peut trouver le bonheur (1). De même que le soleil éclaire le monde, puisse la modération éclairer ton âme de ses rayons bienfaisans.

Des Bonnes Actions.

Le cœur de celui dont la fortune est l'esclave, est toujours porté vers les

(1) Heureux qui satisfait de son humble fortune,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont placé.
Rac., *Iphig.*, act. 1, sc. 1.

Heureux qui dans la paix secrète
D'une libre et sûre retraite,
Vit ignoré, content de peu.
Gresset, *les Omb.*

Non possidentem multa vocaveris
Recte beatum; rectius occupat
Nomen beati qui deorum
Muneribus sapienter uti
Duram callet pauperiam pati.
Hor., od. 11, liv. 4.

bonnes actions. Mais qu'il soit constamment soumis aux ordres de Dieu, qui seuls le conduiront au bonheur. La lumière céleste viendra éclairer son cœur. C'est en s'humiliant devant les ordres de Dieu que le sage s'élève. Tiens-toi donc constamment en adoration, en élevant ta tête du sein de l'abstinence ; car c'est seulement ainsi que tu parviendras au paradis.

Des Devoirs envers Dieu.

Purifie-toi aujourd'hui de l'eau de l'ablution, afin d'être demain à l'abri des feux de l'enfer. Remplis constamment le devoir de la prière, pour obtenir un bonheur constant, et que la lampe de ta vie soit allumée par la

dévotion. Elle éclairera pour toi la route du bonheur.

De la Reconnaissance envers Dieu.

Rends grâces à Dieu, il augmentera ta puissance, ton rang et ta fortune. Eh! quand tu le remercierais jusqu'au jour du jugement, tu n'acquitterais pas la millième partie de ce que tu lui dois. Crois-moi, la gratitude est l'ornement de l'islamisme. Garde-toi d'oublier ce que tu dois à ton Dieu ; car la reconnaissance est l'eau du jardin de la piété.

De la Vérité.

Rends toujours hommage à la vérité; et tu deviendras ainsi l'ami des hommes. Le sage ne s'en écarte jamais, parce qu'il sait qu'elle est pour

lui un moyen de devenir illustre. En suivant ces conseils, on s'attire des éloges de toutes parts; et si, comme un zéphir heureux, le souffle de la vérité dirige ton esprit, tu vogueras loin des ténèbres de l'ignorance. Mets toujours dans tes paroles beaucoup de droiture; car tu sais que le côté droit est plus noble que le côté gauche. Rien n'est gracieux comme la vérité; car dans son rosier l'on ne trouve point d'épines. Le mensonge, au contraire, est toujours funeste; il suffit pour déshonorer un nom illustre, et pour perdre l'âme au jour du jugement.

Du Mensonge.

Jamais le cœur de celui qui ment ne brillera d'une clarté pure; il vivra

honteux et deshonoré. Crains ces malheurs, ô mon fils ! si ta langue profère jamais un mensonge. L'homme sage rougit à l'aspect du menteur, et tout le monde le méprise et l'évite.

De la Destinée.

Vois-tu ce dôme orné d'or, qui se soutient sans colonnes ; examine les révolutions journalières de cette tente céleste, et les brillantes lueurs qui l'éclairent ? *que de destinées diverses roulent avec elle* ! L'un veille aux portes, tandis que l'autre repose dans un palais ; l'un demande justice, l'autre ambitionne une couronne ; l'un reçoit, l'autre espère ; l'un pleure, un autre rit ; l'un est dans les grandeurs, l'autre est dans l'infortune ;

l'un meurt, un autre naît; l'un est vieux, l'autre est jeune; l'un est tranquille, et l'autre lutte avec peine; l'un a des montagnes d'or, l'autre n'a pas de pain; l'un prie jour et nuit le Coran à la main, tandis qu'un autre s'endort ivre dans le coin d'une taverne; l'un est vigoureux, alerte, belliqueux, l'autre est faible, languissant et timide. Vois les jeux de la fortune, et crains son inconstance; car ta vie peut finir d'un moment à l'autre.

De la Confiance en Dieu.

Ne place point ta confiance dans les richesses. Les troupes et les soldats, tout cela existait avant toi, tout cela existera *après toi, et tu seras forcé de l'abandonner.*

Ne t'enorgueillis point du trône; car lorsque le décret d'en haut arrivera, il faudra le quitter. Ne te réjouis point de tes courtisans et de tes trésors; car tout s'évanouira un jour, au moment où tu y songeras le moins.

Des Mauvaises Actions.

Ne fais point le mal, afin que le mal ne te soit point fait. Jamais une mauvaise semence n'a donné un bon fruit. Ne mets point ton bonheur dans des grandeurs, puisque tout cela doit disparaître.

De l'Instabilité des choses humaines.

Que de monarques fameux, de héros comme des lions, de conquérans à la vaillante épée, que de beautés à la taille de buis, que de visages brillans comme la lune, que de corps

comme le cyprès, que de joues fraîches comme la rose ont déchiré les vêtemens de la vie, et sont venus s'ensevelir sous la terre. Leurs noms même se sont évanouïs, et l'on n'en pourrait retrouver les moindres vestiges. Ne place pas les affections de ton cœur sur un séjour ou les zéphirs sont si doux; car ils amènent souvent des nuages chargés de malheurs.

FIN.

Le Rossignol, la Rose et la Fourmi (1).

Au milieu des bosquets, une brillante Rose
Etalait les trésors de sa fleur demi close :

(1) Partout symbole de la beauté, la rose est, chez les Orientaux, l'objet d'un culte d'amour, que leurs poëtes célèbrent par des chants gracieux. Les Persans ont institué en l'honneur de la rose une fête qu'ils appellent le *Gulrizi*: c'est un tribut d'hom-

Le Rossignol la vit un jour,
Et du printemps le favori volage,
A la reine des fleurs adressant son hommage,
Ne chanta plus que pour l'Amour.
Tandis qu'il lui peignait dans son charmant langage
Ses tourmens et ses feux, le Zéphir indiscret,
Jaloux de son bonheur, racontait son secret
A la Fourmi du voisinage.
— « Crois-moi, fais ta provision,
Gentil Rossignol, lui dit-elle,
La saison des amours ne peut être éternelle. »
— A cette ennuyeuse leçon
Le jeune amant s'enfuit à tire-d'aile.
La Fourmi bientôt eut raison;
Les vents froids et brumeux d'automne
Étendirent la neige en tapis éclatans,
Et la corneille monotone
Osa ravir le nid du chantre du printemps.

mages offert chaque printemps aux beautés que développe alors la nature. Dans les poëmes que fait naître l'époque du *Gulrizi*, la plus belle des fleurs a pour amant le rossignol; et sous l'allégorie, l'imagination associe aux tendres sentimens les leçons de la sagesse.

Le pauvret désolé, dans ces jours de détresse,
Vola, pour bannir sa tristesse,
Vers la brillante fleur qui l'avait enchanté;
Las! sur sa tige desséchée,
La pauvre Rose était penchée;
Le rameau seul était resté!
Il redemande en vain et l'ombre et le mystère
De ces bosquets témoins de son bonheur,
En vain il cherche sur la terre
Une graine, un fruit, une fleur;
Transi, mourant de faim, mais plus que tout encore,
Plaignant le sort fatal de celle qu'il adore,
Plein de son désespoir, il court à la Fourmi.
— « Voisine, lui dit-il, votre imprudent ami
Méprisa vos avis au temps de son ivresse,
Il vous implore au temps de sa détresse :
Vous voyez son malheur, venez à son secours. »
— « Insensé, reprit elle, et les nuits et les jours
Par tes chants amoureux tu troublais ce bogage,
Et tu veux à présent qu'avec toi je partage?
Non, mon ami; mais pour tes beaux concerts,
Il est un sage avis qu'il faut que je te donne :
Souviens-toi qu'il n'est point de printemps sans automne,
Point de chemin fleuri qui ne mène aux déserts.

Dans le printemps de la jeunesse,
Au milieu des Ris, des Amours,
Toi qui coules tes heureux jours,
Songe à l'hiver de la vieillesse.

Nous avons de Saady :

I. Cinq entretiens en prose et en vers.

II. Un Diwan, également en prose et en vers.

III. Un traité de l'esprit et de l'amour.

IV. Conseils aux rois.

V. Traité du prince Abaka.

VI. Traité du roi Chemseddyn.

VII. Le Gulistan.

VIII. Le Boustan.

IX. Dix-huit petits poëmes en arabe.

X. Quarante petits poëmes persans.

XI. Huit oraisons funèbres, en vers.

XII. Le livre des étincelles, contenant huit pièces de vers.

Et un grand nombre d'élégies, de fragmens, d'épigrammes et de pièces détachées.

HAFEZ,

Gracieux comme Tibulle, philosophe comme Horace, voluptueux comme Anacréon, Hafez semble avoir emprunté quelque chose de chacun de ces poëtes, et s'est placé sur le premier rang, avec Saady et Ferdousi, dans la littérature persane.

La vie de Hafez fut conforme à sa philosophie. Il refusa constamment les honneurs et les richesses que les princes lui firent offrir. En vain le sulthan Ahmed Ylkany voulut lui faire quitter Chyraz pour l'attirer près de

lui, il préféra les douceurs de la vie privée aux embarras des grandeurs.

Malgré son éloignement des cours, notre poëte eut cependant quelques relations avec les princes. Lorsque Tamerlan, après la défaite de Chah Mansour, eut envahi le Farsistan, ce conquérant fit venir Hafez devant lui. Eh quoi, lui dit-il, tu as osé écrire ces vers?

Eguer ân Turki Chyrâzy be dest âred dili mara,
Be khâl i hindouyech bakhchem Samarcand wou Bokharara.

Ecoute, aimable objet qui me tiens en servage,
Si tu veux échanger, Hafez te donnera,
Pour le signe amoureux qui pare ton visage,
Et Samarcande et Bokhara.

Tu voudrais donner pour une mouche de beauté les deux villes que je me suis plu à embellir? — Hélas! prince, répondit Hafez, on m'a toujours re-

proché d'être trop généreux, et cest là ce qui fait que je suis aujourd'hui dans l'état de médiocrité où vous me voyez (1).

La réponse du poëte sut apaiser le farouche Tymour, et Hafez fut comblé de caresses et de présens.

Hafez s'était marié, et plus heureux que Saady, il avait trouvé une épouse qui fit son bonheur. Il déplore en ces termes la mort de celle qu'il aimait :

« Plus heureuse que moi, elle est allée rejoindre les anges quelle avait un instant quittés pour venir en ce monde. »

(1) D'autres auteurs prétendent que Hafez répondit à Timour que des méchans avaient altéré son texte, et qu'il avait écrit :

Dou ser cand.

Hafez mourut en l'année 791 de l'hégire. Les docteurs de la loi lui refusèrent d'abord les honneurs funèbres, en disant qu'un homme qui avait fait l'éloge du vin et des plaisirs mondains, ne pouvait partager la sépulture commune; mais on ouvrit au hasard son recueil, et les premiers vers qui tombèrent sous les yeux des scrupuleux Musulmans se terminaient par ces mots: *Hafez, quoique couvert de péchés, ira en paradis.* La question fut alors résolue. Mohammed Mimay, précepteur du sulthan Babour, qui venait de s'emparer de Chyraz, le fit inhumer avec les plus grands honneurs, et lui éleva un mausolée qui subsiste encore aujourd'hui. On a fait graver sur sa tombe celle de ses élégies que Hafez préférait, et un

molla est chargé de conserver un magnifique exemplaire de ses Ghazels(1), qu'il lit aux voyageurs lorsqu'ils viennent rendre hommage aux cendres du poëte.

Nous joignons ici quelques poésies que nous avons traduites avec une fidélité scrupuleuse. Hafez n'a laissé qu'un Diwan composé de cinq cent soixante-neuf Ghazels. Nous avons choisi ceux qui suivent.

Ghazel.

Si ma maîtresse est sur mon sein,
Si de fleurs ma tête est ornée,
Si ma coupe est pleine de vin,
Je préfère ma destinée
Au sort brillant d'un souverain.

(1) Le Ghazel est une pièce de poésie qui tient à la fois de l'ode, de l'élégie et de la chanson.

Profanes, loin d'ici! que nul flambeau n'éclaire
Les doux mystères de la nuit,
L'éclat de ses yeux me suffit,
Je ne veux point d'autre lumière.
Emportez bien loin de ces lieux
Les fades parfums d'Arabie,
Que rien d'étranger ne s'allie
A l'ambre de ses beaux cheveux.
Écartez ce miel inutile,
Celui que sa bouche distille
Est cent fois plus délicieux....
Le vin même perd tout ses charmes
Si je ne le bois avec toi.
Dès que tu t'éloignes de moi
Je ne puis que verser des larmes.
Tu me parles de mes écrits,
De ma gloire, de renommée,
Eh que me fait cette fumée,
Auprès d'un seul de tes souris.!
Puisant dans tes yeux son délire,
Hafez veut couler tous ses jours
Entre les accords de la lyre,
Le vin, les ris et les amours.

Ghazel.

Deux bons amis, deux flacons d'un vin vieux,
Un doux repos, un frais ombrage,
La lecture d'un bon ouvrage,
Voilà ce qui comble mes vœux.
Contre les trésors de la terre,
Quand l'univers à mes genoux,
Voudrait changer ces biens si doux,
Je ne pourrais le satisfaire.
Il est bien fou l'ambitieux,
Qui préfère au bonheur tranquille,
La fortune souvent mobile,
D'un sort toujours capricieux.
Noyons les peines de la vie,
Dans la coupe où brille le vin;
Lorsque les vents sont en furie,
Je confonds et rose et jasmin.
Ecoute, ami, ni mon libertinage,
Ni ses sermons, ni ta vertu,
Ne pourront rien changer à ce siècle volage,
Que le souffle du vice a déjà corrompu.
Viens, suis Hafez. La sagesse profonde
De celui qui créa le monde,

Ne peut vouloir notre malheur (1),
Puisque nous sommes son ouvrage.
Que peut d'ailleurs contre l'orage,
Ou le brahmane le plus sage,
Ou le plus habile docteur?

Ghazel (2).

O douce haleine de Zéphire,
C'est de l'objet de mon ardeur
Que vient ton parfum enchanteur.
Qu'avec transport je te respire!
Mais ce parfum cher à mes yeux,
Est un larcin que je t'envie;
Ah! redoute ma jalousie,
Si tu touches ses beaux cheveux.

(1) De quel droit ose-t-on l'arracher de mes bras?
Se peut-il que du ciel la bonté paternelle,
Ait choisi pour encens les malheurs d'ici-bas!
PARNY.

(2) Ce Ghazel a été traduit par sir William Jones, savant orientaliste anglais.

O rose, auprès de son visage ;
Oses-tu montrer ta beauté ?
Tout en lui n'est que volupté,
Mille épines sont ton partage.
Boutons naissans ! par quelle erreur
A ma maîtresse on vous compare ;
Un éternel printemps la pare,
Un jour flétrit votre fraîcheur.

. . . .

DJAMY.

Nourredyn Abderrahman Djamy naquit en l'année 817 de l'hégyre, dans le village de Djam, près de Hérat. Il florissait sous le règne du sulthan Hussein Bay Kara, petit fils du grand Tamerlan, et il lui dédia son *Beharistan* (séjour du printemps), et un autre ouvrage moins connu, ayant pour titre *Archad* (la règle de conduite). Ses talens pour la poésie, et ses vastes connaissances en théologie,

lui valurent les faveurs de ce prince.

Djamy nous a laissé un très-grand nombre d'ouvrages, les plus remarquables sont :

I. Traité de la profession de foi musulmanne.

II. Les Amours de Joseph et de Zuleikha.

III. Medjnoun et Leila, roman plein d'action et d'intérêt, et d'épisodes attachantes.

IV. Traité de la croyance des sophi.

V. Les Étincelles.

VI. Commentaire sur les vers de Khosrou Dehlevi (1).

(1) Ce poëte, né à Dehli dans l'Inde, était contemporain de Saady. Ces deux écrivains se visitèrent, et s'adressèrent réciproquement des vers. Les Œuvres de Khosrou, qui s'élevaient à près de huit cent mille

VII. Traité sur la rime.

VIII. Traité sur la musique.

IX. Des avantages de la lumière, contenant le commentaire d'une grammaire arabe.

X. Salomon et Absalon, roman persan en vers.

XI. Beharistan, ouvrage en prose et en vers, dans le genre du Gulistan de Saady. Il est divisé en huit *Raoudat* (jardins), et contient l'histoire de

vers, ont été en grande partie égarées. Ce qui en reste fut rassemblé par les soins du sulthan Bahadur Khan. On cite de Khosrou ces vers, qui forment un distique dans l'original.

Autour de nous, tout sur la terre,
Nous dit de rendre grâce aux dieux,
Et quand la poule d'eau même se désaltère,
Elle élève sa tête et regarde les cieux.

plusieurs poëtes, des fables et des anecdotes.

M. Langlès prépare une édition de cet ouvrage, dont nous avons extrait les deux fables suivantes, que M. Héreau a mises en vers, et a bien voulu nous communiquer.

L'Ane et le Chameau.

Un jour, de compagnie et marchant côte à côte,
Allaient je ne sais où
Sa Grandeur le Chameau, portant la tête haute,
Et Messire Baudet, humble et baissant le cou.
Ils arrivent au bord d'un fleuve.
L'onde était calme, et le Chameau
Propose à l'Ane cette épreuve.
« Voyons qui de nous d'eux, traversant ce ruisseau,
Sera le premier sur la rive »
Il dit, s'ouvre les flots, franchit l'espace, arrive,
Et voit son compagnon resté sur l'autre bord.
« Eh bien! que fais-tu donc? as-tu peur de cette onde?
Poltron! Elle n'est point profonde;

Tu l'as vu, j'en avais à mi-jambes. — D'accord,
Répond sagement l'autre bête:
Mais j'en aurais, moi, par-dessus la tête,
Et je te dis adieu. »

Que de gens moins sensés j'ai vus en plus d'un lieu!

Le Scorpion, le Nautile et la Tortue (1).

Près d'un bras de mer arrêté,
Et maudissant son impuissance,
D'un Nautile, à ses pieds par la vague apporté,
Un scorpion implorait l'assistance.
Egoïste à mon sens, d'autres diront prudent,
Le Nautile, à cette requête,
Dans sa coquille s'enfermant,
Ne répond rien. En ce moment,
Une amphybie à l'âme plus honnête,
A la lourde maison, à la légère tête,

(1) Cette fable, venue de l'Inde, avait été traduite par Djamy, elle est due à Bid Paï. — Le second personnage, le *Nautile*, introduit dans la traduction par M. Héreau, n'est pas de l'invention du poëte persan.

Une Tortue enfin, se traînant lentement,
Arrive.
« Ah ! vous voilà fort à propos,
Ma bonne amie ; il faut me prêter votre dos,
Et me porter sur l'autre rive,
Lui dit le Scorpion.
— Très-volontiers, mon cher, et j'avais la pensée
De vous en faire, moi, la proposition.
Çà montez; car je suis pressée. »
Aussitôt dit, aussitôt fait :
Le Scorpion aborde l'escalade ;
Il se cramponne, et bientôt reparaît
Sur le dos de sa camarade.
Ils voguent. Tout-à coup, au milieu du trajet,
La Tortue entendant résonner son écaille,
S'arrête, et dit : « Quel est votre projet ?
Vous me piquez, je crois ?—Ma commère se raille,
Répond soudain le Scorpion,
Son écaille est impénétrable ;
Et puis, d'une telle action
On sait que je suis incapable.
J'essayais seulement mon aiguillon.—C'est bon ;
Lui repart la Tortue en se plongeant dans l'onde,
Allez, mon bel ami, l'essayer chez Pluton. »

Que de gens dans le monde
On voit ainsi bâtis ;
Qui sans cesse du mal se faisant une étude,
Pour n'en pas perdre l'habitude,
Par passe-temps tirent sur leurs amis !

MYRKHOND.

A l'époque même où florissait Djamy, un historien distingué s'occupait à tracer les annales de l'Iran. Un ministre, protecteur des lettres, dont le nom est devenu immortel, le célèbre emyr Aly Chyr, vézyr du Sulthan Hossein Myrza, accordait alors de nombreux encouragemens aux savans et aux écrivains distingués qui devaient illustrer leur pays. De ce nombre fut Myrkhond, qui nous a laissé le monument le plus remarquable sur l'histoire de Perse,

sous le titre arabe de *Roudaht alsafa* (le Jardin de la Pureté) ; cet ouvrage offre, avec assez d'étendue, les annales de ce royaume, depuis les temps les plus reculés, jusqu'à l'époque où vivait l'auteur. Il est terminé par une esquisse géographique, contenant une description des principales merveilles de la terre.

KHONDÉMYR,

Fils du précédent, est l'auteur d'une histoire abrégée de la Perse, accompagnée de notices biographiques sur la plupart des personnages illustres de ce royaume.

ABDOULRIZZAC,

Né dans la ville de Hérat en 820 de l'hégire, est l'auteur d'une his-

toire de la dynastie des Tymourides. Après avoir voyagé dans l'Inde, cet écrivain mourut dans sa ville natale, en 887.

HUSSEIN VAEZ,

Fit passer dans la langue persane le livre indien des fables de Bid Paï̈, qu'il traduisit sur une version arabe, et l'élégance de son style a suffi pour immortaliser son nom.

Il mourut en 920 de l'hégire, dans la ville de Hérat.

Nous avons encore de lui :

I. Un Traité de Morale.

II. Un Commentaire sur le Coran.

MOLLA BENAY (1).

A la fois calligraphe distingué, déclamateur habile, poëte et théologien, Benay qui vivait sous le ministère d'Aly Chyr, n'eut point de part aux faveurs de ce vézyr.

Mais il se vengea par des épigrammes de l'injustice de l'homme d'état, qui le força d'aller réclamer dans l'Irak la protection de l'émyr Yacoub.

Molla Benay revint à la cour après la mort de ce prince; mais il excita de nouveau la colère de son persécuteur, en lui décochant une épigramme sur ses facultés viriles, et il lui fallut se réfugier près d'Aly Myrza,

(1) Il était fils d'un architecte de la ville de Hérat, et c'est de là que lui vient le nom de Benay.

qui commandait dans le Mawarelnahar. Il fut très-bien accueilli par ce prince, et fut très-bien traité ensuite par son successeur. Mais lorsque Chah Ismaël vint faire la conquête du pays, il ordonna que tous les ennemis fussent passés au fil de l'épée, et Benay fut massacré dans cette boucherie en l'année 918 de l'hégyre.

Ce poëte nous a laissé :

I. Un Dywan de Ghazels.

II. Quelques cassideh.

III. Quelques traités sur la musique.

IV. Le poëme de Medjmoua el Gharyb (la collection des merveilles.)

V. Le poëme de Bahram Wew Bahrouz.

VI. Plusieurs élégies.

MOCLÈS.

Au nombre des littérateurs persans, nous ne pouvons omettre le célèbre dervyche Moclès, à qui nous devons les charmans contes des Mille et un Jours. (Hézar yeki rouz.)

Vers la fin du dix-septième siècle, sous le règne de Soleyman, Moclès était un des Chéryfs (1) les plus distingués d'Ispahan, et il avait embrassé avec ardeur les doctrines du sophisme. Il forma des liaisons avec un savant orientaliste français, Petis de la Croix, qui depuis traduisit ses contes, et les fit revoir par Lesage. Voici comment Petis parle de ses liaisons avec ce littérateur :

(1) Les Chéryfs sont les descendans de Mahomet ; ils portent un turban vert.

« Il me restait à apprendre un certain livre de théologie très-difficile, nommé Mesnewy (1), qui contient

(1) *Mesnewy* est un mot arabe qui désigne deux vers marchant deux à deux, et dont les hémistiches ont la même rime. Ce titre est celui d'un volumineux traité de morale et de politique trés-célèbre dans l'Orient, et publié en persan par Djehal Eddyn Roumy. Ce poëte, surnommé Molla Koukierné, était à Balkh sous le règne de Kharizm Chah; il se rendit à Nichapour, où il eut des entrevues avec Feryd Eddyn Uthar, sofy célèbre et auteur d'un recueil de sentences, intitulé *Pend nameh* (1). Djehal Eddyn se rendit à Koussiah, l'ancienne Iconium, où il fonda l'ordre fameux des

(1) Né en 1216 à Kerkou. Nous avons de lui outre le Pend Nameh, une vie des Saints et un traité de morale, intitulé *Mantak al Theyr.* Il a composé près de quarante mille vers.

au moins quatre-vingt-dix mille vers. Je cherchai quelqu'un pour de l'argent, et je fus obligé de m'adresser à un grand supérieur de l'ordre des Mevlevy. J'y fus conduit par un de mes amis, et je ne lui eus pas plutôt fait mon compliment, qu'il m'offrit ses soins pour l'intelligence du Mes-

religieux Mevlevy. « Les principales règles de cet ordre sont, que le récipendiaire doit faire un noviciat de 1001 jour dans les travaux de la cuisine; que les exercices religieux ne peuvent se faire que par neuf, onze ou treize individus; qu'ils doivent honorer la divinité en tournant continuellement pendant environ deux heures sur le talon du pied droit, les yeux fermés et les bras ouverts, et au son de la musique, et particulièrement d'une sorte de flûte appelée neih. » Djebal Eddyn mourut à Iconium en 672 de l'hégyre (1273-74).

newy, et il me permit, durant quatre ou cinq mois, de le voir très-souvent pour l'apprendre. Cette étude me réussit ; et enfin, ce religieux n'étant pas homme à prendre de l'argent de moi, je lui fis présent de trois grands bassins de porcelaine, qu'il accepta. Il se nommait Dervyche Moclès, et il travaillait à établir une nouvelle secte pour le moins de douze disciples nommés mouryd (1), qu'il avait en particulier, et qui étaient autres que les religieux du couvent..... C'était un homme qui avait la capacité d'être chef de parti, et je sus que la cour le faisait observer. »

Moclès était encore fort jeune lorsqu'il composa les Mille et un Jours. Il

(1) Ce nom arabe se donne aux étudians.

en prit le type dans un recueil de *comédies indiennes* (1), qui ont été traduites en turk, et qui se trouvent à la Bibliothèque royale sous le titre d'Alferaddj Baad el Chyddah (*la joie après la douleur.*)

Je n'entreprendrai point de faire connaître ces contes, qui sont dans les mains de tout le monde, et j'aime mieux joindre ici la traduction d'un autre ouvrage du même genre, mais beaucoup moins connu. Il a pour titre : Bakhtyar Nameh. Le livre de l'Ami du Destin, dont on ne connaît point l'auteur, mais qui, probable-

(1) Ce fait vient confirmer d'une manière positive ce que j'ai avancé dans ma préface des *Mille et une Nuits*, touchant l'origine indienne de ces contes fameux. (*Voyez* tome Ier, page 12.)

ment, comme tous les autres, aura été traduit de l'indien en persan.

HISTOIRE DES DIX VÉZYRS.

Bakhtyar Nameh.

Un des anciens rois du Seïstan commandait jadis sur un puissant empire, défendu par de nombreuses armées; Azad Bakht (c'est le nom de ce monarque), avait partagé les soins de l'administration de son royaume entre dix vézyrs; et parmi eux l'on remarquait surtout le vaillant Sipeh Salar (1), dont la bravoure était si connue, que l'on disait généralement qu'à l'aspect de son sabre

(1) Chef de l'armée.

la lune effrayée se cachait dans les nuages.

Ce ministre avait une fille dont l'éclat effaçait les couleurs de la rose; gracieuse comme l'astre des nuits lorsqu'il s'élance du sein des nuages, brillante comme le soleil lorsqu'il éclaire le monde, elle était l'objet de toute les sollicitudes de son père, qui ne pouvait vivre un instant loin d'elle.

Cependant les devoirs de sa charge forcèrent Sipeh Salar à s'éloigner quelque temps de sa fille chérie, pour aller inspecter les provinces du royaume, recueillir les plaintes des opprimés, et redresser les torts des gouverneurs. Comme son absence se prolongeait, il envoya un des hommes qui possédait toute sa confiance, avec ordre de lui ramener sa fille.

Le messager fit diligence, il se rendit auprès de la fille du vézyr, lui fit part des inquiétudes de son père, et des ordres dont il était chargé. La jeune personne ordonna aussitôt de préparer un palanquin richement décoré, les chevaux nécessaires pour le voyage, les esclaves qui devaient lui servir d'escorte, et se mit en route.

La caravane était en marche, lorsqu'Azad Bakht, qui revenait de la chasse, l'aperçut. Voyant un palanquin magnifique, escorté d'une suite nombreuse, il s'approcha pour demander quelle personne voyageait avec ce luxe? On lui répondit que c'était la fille de son vézyr Sipeh Salar qui allait rejoindre son père.

A cette nouvelle Azad Bakht s'ap-

procha du palanquin ; aussitôt tous les cavaliers et les esclaves se prosternèrent, le visage contre terre, pour témoigner au roi leurs respects. Ce prince leur ordonna de faire ses complimens à leur maître ; et il se disposait à partir, lorsque la jeune personne, curieuse de connaître la personne, qui venait ainsi arrêter sa marche, souleva un des angles du rideau et jeta un regard sur Azad Bakht.

Ebloui de la beauté ravissante de la fille de son vézyr, le monarque devint au même instant l'amant passionné de celle qu'il venait d'apercevoir. Esclaves, dit-il, à ceux qui l'accompagnaient, ramenez de suite ce palanquin dans la ville, et qu'un de vous aille promptement prévenir

Sipeh Salar que sa fille va devenir mon épouse; j'espère qu'une telle alliance n'aura rien que d'honorable pour lui.

Sire, répondit un des esclaves, en se prosternant vers la terre, « que Dieu veuille prolonger les précieux jours de votre majesté; vous êtes le souverain de la terre et le plus grand roi du siècle; et chacun doit s'empresser d'obéir à vos ordres sacrés; mais permettez-nous de vous faire observer cependant que quelle que soit l'immense joie dont votre vézyr va être comblé en apprenant l'insigne honneur que vous daignez lui faire, il serait convenable de permettre à notre maîtresse d'aller retrouver son père, afin que tout se passât conformément à nos lois et à nos

usages, et que Sipeh Salar renvoyât sa fille dans votre palais avec une pompe et des céromonies convenables.

Le roi, sans avoir égard à ces remontrances, réitéra l'ordre de faire rentrer le palanquin.

Sire, continua l'esclave, réfléchissez, nous vous en conjurons, au tort que cette démarche singulière peut faire à la réputation de notre maîtresse; ses ennemis profiteront de cette circonstance pour répandre sur son compte toutes les calomnies imaginables.

Tu es bien audacieux, esclave, répliqua vivement Azad Bakht, d'oser donner des conseils à ton roi; et ta témérité te coûterait la vie, si je ne craignais d'offenser la charmante per-

sonne à laquelle tu appartiens. Il dit; et, saisissant lui-même les rênes du palaquin, il fit retourner le cortége, qui entra dans le sérail au moment où le soleil allait abandonner le monde aux ténèbres du soir.

Le lendemain le roi fit assembler tous les juges, les docteurs et les principaux de la ville; il leur exposa le désir qu'il éprouvait d'épouser la fille de son vézyr; et, l'assemblée s'empressant d'approuver par une délibération la conduite du monarque, le roi donna l'ordre de célébrer la cérémonie, qui eut lieu le jour même.

Aussitôt une multitude de secrétaires furent employés à composer des lettres pour apprendre aux diverses provinces du royaume cette importante nouvelle. On eut soin d'écrire

particulièrement au vézyr, pour lui faire part de cet événement important.

Sipeh Salar entra dans une grande colère en lisant la lettre dans laquelle le roi lui racontait tout ce qui s'était passé ; et malgré les formes solennelles dont Azad Bakht avait eut soin d'entourer son union, le vézyr ressentit profondément l'injure que lui avait faite ce monarque ; d'autant plus que l'extrême tendresse qu'il avait pour sa fille, lui rendait très-pénible une séparation, que son mariage avec le roi rendait indispensable. Mais il crût devoir cacher dans son cœur le chagrin profond dont il était dévoré, et répondit à son roi dans les termes les plus soumis et les plus affectueux.

Sire, écrivit-il, un bonheur inespéré est venu me combler de joie; je

ne puis comprendre ce qui a pu me mériter l'insigne faveur dont votre majesté daigne m'honorer; mon étoile est fortunée, puisqu'un si grand prince a bien voulu abaisser un regard sur son esclave. Je n'ai point d'expressions assez fortes pour vous peindre toute ma gratitude, et l'impatience que j'éprouve en attendant l'heureux moment où il me sera permis de venir baiser l'élixir de la poussière des pieds de votre majesté.

Après avoir envoyé cette lettre, le rusé vézyr feignit, devant le public, une grande joie, et célébra, par des fêtes, l'heureux événement dont il paraissait enchanté. Trois mois se passèrent ainsi; mais ces démonstrations m'empêchaient point le ministre d'ourdir, près des frontières du

royaume où il se trouvait alors, une vaste conspiration, et d'exciter partout le mécontentement contre le gouvernement du roi. Lorsqu'il se crut assuré du succès de ses mesures, il rassembla pour lors les principaux officiers de son armée et leur parla en ces termes :

« L'importance du secret que j'ai à vous communiquer, vous prouvera, je l'espère, toute l'étendue de la confiance que je mets dans des hommes tels que vous. Long-temps je l'ai renfermé dans mon sein, mais je suis prêt à vous le révéler, si vous me promettez, par serment, une discrétion à toute épreuve. »

Alors chacun s'empressa de répondre à cet appel par mille protestations de fidélité et de dévouement.

« Vous connaissez, continua Sipeh Salar mes peines, mes travaux, mes tourmens, mes fatigues pour élever l'empire du Seïstan au point de splendeur et de prospérité qu'il atteint aujourd'hui; vous savez qu'elle a été l'heureuse influence des sages ordonnances que j'ai conseillées au roi, eh bien, ce prince ingrat a payé mes services en me frappant du coup le plus cruel; il n'a pas craint de déshonorer un père et sa fille, de déshonorer même sa couronne, en faisant enlever une jeune personne sans défense, au milieu d'un grand chemin. » A ces mots, le vieillard essuya les larmes d'indignation qui coulaient sur son visage. Tous ceux qui étaient présens témoignèrent la part qu'ils prenaient à son affliction et à la disgrace qu'il

éprouvait, et le désir qu'ils avaient de les venger.

Alors Sipeh Salar leur distribua tous les riches trésors de l'armée, rassembla de nombreuses troupes et déclara la guerre au roi du Seïstan, en s'emparant de quelques-unes de ses provinces, et en investissant la capitale.

Lorsque Azad Bakht apprit la révolte de son ministre, il éprouva une peine violente et se rendit près de la reine, qui le chérissait tendrement. C'est à cause de vous, lui dit-il, ma bien-aimée, que votre père se révolte contre son souverain; je viens vous demander vos conseils, et chercher vos consolations, car nous sommes dans une nuit dont je ne puis prévoir l'aurore,

puisque cette guerre ne nous laisse aucune espérance de paix.

Je ne vois d'autre parti à prendre, répondit la reine, que de nous réfugier chez un des princes vos voisins et vos alliés, qui mettront à votre disposition des troupes, avec lesquelles il vous sera facile de reconquérir votre royaume.

Votre conseil est sage, répliqua Azad Bakht, le roi du Kerman est le plus grand et le plus généreux de mes alliés, et il ne me refusera point un asyle, des troupes et de l'or. Partons pour cette contrée.

Il y avait au palais une porte secrète, qui conduisait par un long souterrain jusqu'au désert. Le roi fit de suite seller deux chevaux, prit ses armes, puisa dans le trésor tout ce qu'il put

trouver des plus précieux joyaux, dont il garnit sa ceinture. Après cela, il fit monter la reine à cheval, et fuyant secrètement par l'issue cachée, il se dirigea vers le Kerman.

Durant la route, leur conversation roulait sur les regrets de quitter le pouvoir et les richesses, sur les vicissitudes du sort, et sur la nécessité du courage et de la résignation. Ces deux vertus leur devinrent bientôt plus nécessaires encore. Au bout de trois jours, la reine, qui était enceinte, éprouva les douleurs de l'enfantement. Ils étaient alors au milieu d'un désert, et sur les bords d'un étang; la reine voulut étancher la soif qui la dévorait; mais l'eau était si saumâtre, qu'il était impossible de la boire. Tout offrait aux environs un

aspect aride et sauvage. Dans cette situation cruelle, le désespoir s'empara de leur âme, la privation d'eau, les douleurs de l'enfantement, la crainte des ennemis, l'aspect affreux du désert, tout accablait à la fois la malheureuse princesse, et son époux partageait ses douleurs. Allez, lui disait-elle, fuyez loin de moi, abandonnez une femme qui ne peut plus vous suivre, cherchez un asyle contre vos ennemis et de l'eau pour étancher votre soif. Si vous tardez encore, les rebelles sauront vous atteindre, et la fuite seule peut vous dérober à leur fureur. Ils ne trouveront du moins à sacrifier à leur vengeance qu'une malheureuse, dont la vie ne vaut pas la perte d'un seul des cheveux de votre majesté, dont

l'existence est si précieuse. Fuyez, prince, fuyez vers le Kerman, et laissez-moi finir en ces lieux une vie remplie d'amertune.

O ma bien aimée! répondait Azad Bakht, qu'oses-tu me proposer, et que sont mes richesses, mon royaume, ma vie, auprès de toi qui m'es plus chère que moi-même. Eh que me servirait d'ailleurs une existence qu'il me faudrait supporter sans te voir!

Au milieu de cette lutte généreuse, les douleurs de la reine redoublèrent, et elle mit au monde un fils d'une beauté incomparable. Cette princesse le prit sur ses genoux et se mit à l'allaiter. Hélas! dit Azad Bakht désolé, il est inutile que vous vous attachiez à cet enfant puisqu'il nous est impossible de l'emporter dans notre

fuite, il faut l'abandonner sur les rives de cet étang et le recommander à la miséricorde de l'Éternel, Dieu ne souffrira pas qu'il périsse.

A ces mots, il revêtit le nouveau né d'une robe brodée d'or et de soie, attacha autour de son bras un bracelet de dix grosses perles; et, le cœur brisé de douleur, il l'abandonna sur les rives de l'étang, en reprenant avec la reine la route du Kerman.

Lorsque le roi de ce pays apprit leur entrée dans ses états, il s'empressa d'envoyer au-devant d'eux des esclaves en grand nombre. A leur arrivée, il leur donna toutes sortes de marques de considération, et leur accorda l'hospitalité de la manière la plus affectueuse. Le premier jour on servit dans le palais un banquet magnifique.

Non content de ces attentions, le prince du Kerman voulut encore que son propre fils et deux personnages de la cour fussent chargés de faire au roi du Seïstan les honneurs de son royaume.

Mais au milieu des fêtes et des concerts, les yeux du malheureux Azad Bakht et de son épouse étaient remplis de larmes. Le roi du Kerman voulant connaître la cause de son chagrin, lui prodiguait toutes sortes de consolations. Bannissez vos déplaisirs, lui disait-il, avec l'aide de Dieu nous trouverons, je l'espère, un remède à vos maux, demain nous nous occuperons de ce qu'il faut faire pour les réparer. En attendant, prenez cette coupe, il faut la vider.

Hélas! répondait Azad Bakht, comment puis-je me réjouir dans une posi-

tion aussi déplorable que la mienne ! et alors il raconta au roi du Kerman toutes les circonstances de sa fuite. Ce prince, vivement touché, donna au même instant des ordres pour que l'on rassemblât à la hâte toutes les troupes de son royaume, et par diverses sortes d'amusemens, il s'efforça pendant tout le reste de la journée de bannir du cœur de ses hôtes le chagrin qu'ils éprouvaient.

Le lendemain l'armée du Kerman se mit en marche, en se dirigeant sur la capitale du Seïstan. A son approche, l'usurpateur et tous ses partisans prirent la fuite. Azad Bakht rentra dans sa capitale, et reprit les rênes de l'empire, sans aucune opposition, et chacun s'empressa de féliciter le roi sur son heureux retour et sur

le succès des armes de son allié. Azad Bakht continua à gouverner ses états avec justice et bonté, il renvoya l'armée du Kerman comblée de ses bienfaits, et fit offrir au roi de ce pays un présent magnifique pour reconnaître l'important service que ce prince lui avait rendu.

Le roi et la reine jouissaient en paix du bonheur d'avoir retrouvé le trône, mais le souvenir de l'enfant qu'ils avaient abandonné au milieu du désert, venait troubler leur félicité : vainement ils firent faire les plus exactes perquisitions, ils ne purent obtenir aucun renseignement sur le sort de cet enfant. Ils craignaient qu'il n'eût été dévoré par une bête féroce, mais leurs conjectures étaient fausses, ainsi que nous allons le voir.

Peu d'instans après leur départ pour le Kerman, une bande de voleurs qui détroussait les caravanes dans le désert où ils avaient été forcés de s'arrêter, était venue camper au bord de l'étang, et avait aperçu le jeune prince.

Le chef des voleurs, l'intrépide Fareksewar (1), à la vue de cet enfant, avait été charmé de sa beauté, et les riches vêtemens qui le couvraient ne lui avaient pas permis de douter qu'il ne fût le fils d'un roi ou de quelque grand personnage. Ce chef de voleurs était sans enfans, il résolut d'adopter celui que le hasard lui offrait : il lui donna le nom de Khodadâd (2),

(1) Composé de deux mots persans, qui signifient brave cavalier.

(2) Dieudonné.

l'emporta chez lui et le fit allaiter par une nourrice. Lorsque le jeune prince fut en état d'apprendre, il lui fit donner une excellente éducation, lui fit apprendre l'art de l'équitation, et Khodadâd profitait si bien des leçons qu'il recevait, qu'à l'âge de quinze ans, il était capable de tenir tête lui seul à cinq cents ennemis.

Fareksewar était si content de son pupille qu'il ne pouvait se séparer de lui un seul instant, et qu'il l'emmenait partout où son métier le forçait de se rendre. Un jour pourtant que le chef des voleurs voulait l'emmener dans une expédition qu'il avait projetée contre une caravane, le jeune homme auquel le métier déplaisait fort, demanda la permission de se dispenser de cette corvée, parce qu'il

ne pouvait entendre de sang-froid les plaintes et les sanglots des voyageurs que l'on dépouillait si inhumainement. Fareksewar consentit à le dispenser de prendre part aux attaques, mais il exigea de lui que du moins il fut spectateur des combats.

Or, il arriva que la caravanne attaquée était de beaucoup supérieure en forces. Les voyageurs se défendirent avec courage. Dans la mêlée, Fareksewar reçut une blessure, et il allait être fait prisonnier, lorsque Khodadâd s'élança au milieu des combattans et frappa à mort plusieurs des adversaires. Mais le sort trahit son courage, il tomba de cheval, fut pris par les marchands, se vit chargé de chaînes, et peu de temps après, on le traduisit devant

Azad Bakht comme coupable de vol de grand chemin.

Les entrailles paternelles du roi s'émurent à la vue de ce jeune homme qu'il ne connaissait pas, et il ne put s'empêcher de verser quelques larmes. Hélas! se dit-il en lui-même, si l'enfant que j'ai laissé dans le désert vivait encore, il aurait l'âge de celui-ci, et ses regards se reportaient toujours malgré lui sur le jeune accusé.

Enfant, lui dit-il, comment avec une si aimable figure as-tu pu te livrer à l'infâme métier que tu exerces, et braver ainsi les ordres de Dieu et les lois des hommes. Quel est ton nom? Khodadâd, répondit le jeune prince. Puis il éleva son âme vers Dieu, en le prenant à témoin que jamais il n'avait été complice des vols qui lui étaient imputés.

Si cela est vrai, dit Azad Bakht, non-seulement tu ne périras point, mais encore je te prendrai dans mon palais à mon service.

Khodadâd à ces mots s'inclina et baisa la terre en silence, pour témoigner au roi toute sa gratitude.

Le roi le fit au même instant revêtir d'un magnifique khilat. Il ordonna que sa tête fût couverte d'un superbe turban, et lui dit : Je te nomme Bakhtyar, et je te donne le soin de mes écuries. Azad Bakht renvoya les brigands, en leur faisant promettre, par serment, qu'ils renonceraient à leur infâme métier.

Chaque jour Bakhtyar se conciliait de plus en plus les faveurs du monarque. Il s'acquittait avec un soin tout particulier de la surveillance des

écuries qui lui avait été confiées. Son exactitude et ses talens furent remarqués du roi, qui le nomma bientôt son trésorier. En un mot, le nouveau courtisan devint le favori intime de Azad Bakht, qui ne faisait plus rien sans le consulter, et qui se faisait un plaisir de suivre ses conseils en toute occasion.

Cette préférence insigne ne manqua pas d'exciter la jalousie des dix vézyrs, qui convinrent entre eux de saisir toutes les occasions de le perdre, et d'inventer quelque ruse pour lui enlever la confiance de son roi.

Or, il arriva un jour que Bakhtyar ayant bu plus que de coutume, s'endormit pendant une journée entière dans la trésorerie. Les portiers, vers le soir, fermèrent soigneusement

toutes les issues. Bakhtyar, encore à moitié ivre, trouvant les portes closes, se dirigea du côté du harem. Il aperçut des veilleuses disposées, des habillemens de la plus grande richesse (il était dans la chambre à coucher du roi), et là, sans s'embarrasser de rien, il s'assit sur de magnifiques coussins, et s'endormit.

Lorsque le roi rentra dans son appartement, il vit un homme qui dormait étendu, et reconnut Bakhtyar. Misérable, lui cria-t-il d'une voix terrible, que viens-tu faire en ces lieux?

Bakhtyar entendant quelqu'un, tenta de se relever; mais il retomba aussitôt.

Azad Bakht appela à grands cris quelques esclaves, auxquels il ordonna de s'emparer de son jeune fa-

vori, et il se rendit en toute hâte auprès de la reine, pour demander comment un étranger avait pu s'introduire dans les appartemens intérieurs. Il ajouta qu'il ne concevait pas que cela eût pu se faire sans la participation de cette princesse. A ces discours injurieux, la reine protesta qu'elle était entièrement étrangère à ce qui s'était passé, et en même temps elle pria le roi de la faire séquestrer toute la nuit, durant laquelle il pouvait prendre des renseignemens, et reconnaître les vrais coupables. Le roi prit ce parti, et remit au lendemain le jugement des coupables. Mais durant toute la nuit il songea aux moyens de découvrir la vérité, et d'apprendre à ses peuples une aventure aussi désagréable.

Dès que le jour parut, Azad Bakht monta sur son trône, et fit venir ses dix vézyrs. Le premier de ses ministres prit la liberté de demander au roi, que la colère empêchait de parler, si sa majesté avait obtenu quelques éclaircissemens sur les événemens de la veille.

La haine que depuis long-temps ce ministre avait vouée à Bakhtyar, trouvait alors une ample occasion de se satisfaire; et plein de l'espoir d'obtenir la condamnation de ce malheureux jeune homme, il parla en ces termes : Sire, vos ministres n'ont point osé contrarier vos royales volontés, lorsque vous avez pris à votre service un homme qui était le fils d'un voleur de grand chemin; mais aujourd'hui que toute la perversité

de cet homme est dévoilée, leur sera-t-il permis de faire observer à votre majesté qu'un pareil être ne pouvait être convenablement admis dans un château royal, après avoir exercé son infâme métier. Il est urgent, pour l'exemple, qu'une punition sévère prévienne à l'avenir de pareils forfaits.

Le roi ordonna que l'on fît venir Bakhtyar devant lui. « Enfant ingrat, lui dit-il, c'est donc en vain qu'après t'avoir pardonné tes crimes, je t'ai comblé d'honneurs presque aussi grands que les miens ; c'est par la plus indigne perfidie que tu devais répondre à tant de bontés. Tu n'a pas rougi de t'introduire dans l'intérieur de mon harem, et d'usurper la place de ton maître. »

Ces reproches arrachèrent des larmes à Bakhtyar. Il répondit en gémissant qu'il ne savait pas comment tout cela avait pu se faire ; et que s'il avait été trouvé dans l'intérieur du harem, c'est qu'il y était entré sans aucune intention coupable.

Le vézyr demanda au roi la permission d'aller interroger la reine sur les événemens de la veille, et se rendit dans le harem auprès de cette princesse. « Madame, lui dit-il, des bruits fâcheux pour votre honneur circulent déjà de tous côtés. On ose dire que vous avez entretenu des liaisons criminelles avec le fils d'un voleur. » Et comme la reine témoignant toute son indignation, protestait de son innocence : « Il n'est qu'un moyen, continua le perfide vézyr,

de calmer la fureur du roi, que cette aventure a vivement affecté; c'est d'accuser Bakhtyar. Suivez les avis d'un homme qui veut vous sauver, et ne craignez pas de dire à votre auguste époux que Bakhtyar a osé concevoir une folle et criminelle passion pour votre majesté, et que malgré tous les bienfaits dont il a été comblé, ce jeune homme s'est oublié au point de vous faire de coupables aveux. Il faut dire même qu'il vous a menacée de recourir à la force, si vous vous opposiez à ses odieux desseins, et qu'il ne vous a pas caché le projet qu'il avait conçu d'assassiner le roi pour s'emparer du trône. C'est là, croyez-moi, le seul moyen de regagner laconfiance d'Azad Bakht, et de lui rendre la tranquillité. Suivez mes

conseils sans rien craindre, je vous réponds du succès. »

La reine fut fort étonnée des indignes propositions du vézyr. « Non, dit-elle, jamais je ne serai complice de l'injuste condamnation d'un homme innocent, et Dieu vous punira d'avoir osé me conseiller cette perfidie. »

« Le sang de Bakhtyar, répliqua le vézyr, n'est pas celui d'un innocent. Puisque cet homme a été voleur de grand chemin, il a mérité le dernier supplice, et tous vos scrupules sont sans fondement. D'ailleurs, je consens à répondre devant Dieu, au jour du jugement, de la conduite que vous tiendrez dans cette affaire. Quelle pitié peut mériter un homme qui n'a pas craint de verser impitoyablement lui-même le sang des autres, quand

surtout c'est le seul moyen qui s'offre peut-être de sauver à votre majesté et la vie et l'honneur.

La reine, persuadée par les conseils du vézyr, consentit à se conformer à ses avis, et ce ministre, triomphant du succès de la trame odieuse qu'il venait d'ourdir contre son ennemi, retourna près du roi. Azad Bakht s'enquit avec empressement des résultats de sa démarche. Eh bien, vézyr, lui dit-il, que vous a dit la reine? Sire, lui répondit le perfide courtisan, je ne puis rapporter à votre majesté ce qui m'a été dit, elle l'apprendra de la bouche même de celle que j'ai été chargé d'interroger. Aussitôt le roi rentra dans ses appartemens et fit venir la reine, qui lui répéta ce que le vézyr lui avait

conseillé de raconter. Azad Bakht, convaincu de sa sincérité, ne lui fit aucuns reproches, et crut qu'à lui seul était le tort d'avoir introduit dans son palais le fils d'un voleur de grand chemin, dont les intentions coupables venaient d'être dévoilées. Il ordonna que l'on mît les fers aux pieds de Bakhtyar et qu'on le renfermât dans un cachot, se promettant bien de lui infliger le lendemain un châtiment exemplaire.

Pendant que le malheureux Bakhtyar, qui n'avait plus d'autre espoir que dans le secours de la Divinité, gémissait et priait dans le fond d'une prison obscure, ses indignes ennemis se retirèrent chez eux pour se concerter sur les moyens de le perdre plus sûrement.

Le jour suivant le second vézyr vint se présenter devant le roi ; et, après lui avoir offert, selon l'usage, le tribut de ses hommages :

« Sire, dit-il, puisse le règne de votre majesté être aussi long que prospère ! Que le diadême de l'univers ceigne son noble front ; que les soucis s'éloignent de votre palais ; que le monde jouisse de la paix et de la tranquillité, et que vos ennemis soient confondus ! Mais, sire, tous ces vœux ne seront réalisés qu'après que votre majesté aura terminé la déplorable affaire de Bakhtyar. Je crains même que la nouvelle de son attentat ne parvienne jusque chez les rois vos voisins, et ne donne à votre cour une funeste renommée. »

Azad Bakht ordonna que l'on fit

venir le coupable et le bourreau. Lorsque tous deux furent en sa présence : « Jeune homme, dit-il, j'ai commandé que la tige de ta vie fût déracinée du sol de mes états, pour effrayer, par ton supplice, ceux qui seraient désormais tentés de suivre ton coupable exemple. »

Sire, répondit Bakhtyar, puisse le ciel prolonger les jours fortunés de votre majesté et rendre son règne glorieux; telle est la dernière prière que je forme encore en mourant. Qu'il me soit permis pourtant de protester de mon innocence. Non, je ne suis point coupable, j'en jure par Dieu lui-même ; mais hélas! à quoi me serviront ces sermens; je suis continuellement en butte aux coups du sort. Daignez, sire, retarder mon sup-

plice, on ne se repent jamais d'avoir mis de la circonspection dans les démarches importantes. Une sage lenteur et la patience sont quelquefois bien utiles; c'est par elle qu'Abousaber monta du fond d'un puits sur le trône. Comment cela a-t-il pu se faire ? demanda le roi. Je vais le raconter à votre majesté, dit Bakhtyar, et il commença en ces termes.

Histoire d'Abousaber. (1)

Sire, Abousaber était un riche fermier qui faisait beaucoup de bien aux habitans de son village; qui employait aux travaux de ses terres un grand nombre d'ouvriers qu'il trai-

(1) Ce nom signifie le père de la patience.

tait avec la plus grande douceur et dont il était adoré.

Un jour, un de ses bergers revint tout effrayé, l'avertir qu'on avait vu rôder un lion dans le voisinage, et que déjà même cette bête féroce avait dévoré quelques moutons. Le lendemain et les jours suivans, les ravages continuèrent de telle sorte qu'Abousaber était menacé de perdre entièrement son troupeau. Sa femme voulait l'engager à monter à cheval et à poursuivre un animal qui causait tant de dégâts; mais Abousaber lui répondit: patience, patience, dans tous les événemens de la vie c'est là le parti le plus avantageux. Le lion qui nous fait tant de mal est féroce et méchant; tôt ou tard Dieu, dont la justice est le fléau du méchant, lui infligera la pu-

nition de ses atrocités ; attendons. Abousaber eut raison, quelque temps après ce lion fut tué par le roi qui le rencontra dans une de ses chasses. Eh bien ! dit Abousaber à sa femme, avais-je tort de soutenir que Dieu punit toujours le méchant ? si j'avais combattu ce lion, peut-être aurais-je succombé ; le roi, lui-même, a pris la peine de le tuer, tu vois que nous avons bien fait d'attendre.

Peu de temps après, un homme fut assassiné dans le village ; et le roi, pour punir les habitans qui ne pouvaient désigner le coupable, fit tout raser et mettre au pillage. Abousaber perdit la plus grande partie de sa fortune.

Il faut promptement réclamer, dit l'épouse d'Abousaber à son mari.

Tout le monde sait fort bien à la cour que tu n'es point le coupable ; redemande au roi ce que tu as perdu, et tu es bien sûr de l'obtenir.

« Patience, patience, ma femme, répondait Abousaber, le roi a fait le mal, le roi en sera puni ; quiconque prend le bien du voisin, doit un jour perdre celui qu'il possède. Ces propos furent entendus par un voisin envieux, qui alla les dénoncer au roi ; le prince, furieux de l'insolence d'Abousaber, lui fit enlever tout ce qui lui restait encore, et le fit expulser de sa ferme, lui, son épouse et ses enfans.

« Eh bien ! dit la femme d'Abousaber, ne t'avais-je pas bien dit à mon tour que ton caractère de lenteur et de temporisation finirait par

nous perdre. Nous voilà maintenant dans une belle situation, sans ressources et sans asyle. »

« Patience, patience, ma femme, répondait toujours imperturbablement Abousaber ; la patience trouve tôt ou tard sa récompense. » Comme il disait ces mots, il vit fondre sur lui une bande de voleurs. Ces brigands ne se contentèrent pas de leur enlever le peu qui leur restait ; ils les dépouillèrent même de leurs vêtemens, et emmenèrent avec eux les deux enfans d'Abousaber. Cependant sa femme lui criait d'une voix plaintive : « Au nom de Dieu, mon cher époux, cours après ces brigands, implore leur pitié, puisque tu ne peux les combattre. Ne vois-tu pas qu'ils enlèvent nos fils ? »

« Patience, ma femme, répondait Abousaber ; le mal retombe toujours sur son auteur. Si je cours après ces voleurs, et qu'un d'eux me tue, que deviendrais-tu seule sur la terre ? Patience, te dis-je, c'est le seul remède à nos maux. »

Les deux malheureux époux arrivèrent, sur ces entrefaites, dans une ville du Kerman, située sur le bord d'une rivière. Abousaber dit à sa femme de demeurer un instant sur la rive, et d'attendre qu'il eût pris des informations dans la ville sur les moyens de se procurer un logement.

Durant son absence, un cavalier qui venait abreuver son cheval, aperçut sa femme, et la trouvant à son gré, il lui proposa de le suivre. En vain elle voulut faire résistance,

en vain elle criait à son ravisseur que déjà elle était mariée, et que son mari allait être désolé en ne la retrouvant pas. Celui-ci, sans rien écouter, mit le sabre à la main, et la força de monter derrière lui. Elle n'eut que le temps d'écrire sur le sable à la hâte : « Abousaber, tu as perdu ton bien, tes enfans, ta femme, que tu chérissais ; nous verrons maintenant à quoi pourra te servir ta patience. »

Lorsqu'à son retour Abousaber ne trouvant plus sa femme, lut les mots qu'elle avait tracés, il ne put retenir ses larmes. Mais bientôt reprenant son courage : « Allons, se dit-il en lui-même, voici le moment où j'ai besoin de toute ma résignation ; peut-être même le sort me garde-t-il encore quelque coup plus accablant.

Il était si frappé cependant de la perte qu'il venait de faire, qu'il errait à l'aventure comme un homme qui a perdu l'esprit. C'est dans cet état qu'il tomba au milieu de gens que l'on forçait de travailler pour construire un palais au roi. Aussitôt qu'on l'aperçut, on s'empara de sa personne; on lui ordonna d'aider les ouvriers, sous peine d'une prison perpétuelle, et on le réunit aux autres, auxquels on ne donnait, pour toute paye, qu'un mauvais petit pain d'orge, qui suffisait à peine pour les soutenir.

Il y avait déjà trois mois qu'il était occupé à ce rude travail, quand un des ouvriers qui travaillaient avec lui se laissa cheoir, et se cassa la jambe. Le malheureux poussait des cris aigus

que lui arrachait la douleur. Alors Abousaber lui dit : « Patience, mon ami, patience. » — « Eh ! c'est bien le moment de me parler ainsi, répondit l'autre ; combien de temps faudra-t-il en avoir ? » — « Toujours, dit Abousaber ; car elle peut élever un homme du fond d'un puits jusque sur le trône. »

Le roi, qui était près d'une des fenêtres du palais au moment où Abousaber parlait ainsi, irrité de ce propos qu'il regardait comme séditieux, ordonna que l'on saisît l'ouvrier qu'il désigna, et qu'on le descendit au fond d'un puits très-profond, qui communiquait avec un vaste souterrain ; et, pour ajouter encore aux tourmens du malheureux, il venait lui dire chaque jour : « Eh

bien ! homme patient, quand comptes-tu sortir du puits pour monter sur ce trône que ta patience doit te faire obtenir. Cette époque n'était pas aussi éloignée qu'il le pensait. Dans le souterrain qui communiquait avec le puits d'Abousaber, était renfermé un des frères du roi. Ce prince avait eu le malheur d'exciter la jalousie de son souverain. Mais les mauvais traitemens et le chagrin d'une longue captivité avaient mis un terme à l'existence de ce frère infortuné. Les grands du royaume, qui ignoraient ce dernier événement, s'indignaient de la réclusion que le roi faisait subir à son frère, et murmuraient hautement contre cette injuste détention. Bientôt le mécontentement devint général. Des séditions éclatè-

rent de toutes parts, et l'on se révolta contre la tyrannie du monarque, qui fut tué dans une émeute.

Le peuple se porta aussitôt vers le souterrain pour délivrer le prisonnier. La ressemblance d'Abousaber avec ce prince trompa d'autant plus aisément tous les yeux, que l'on supposait qu'une longue captivité avait dû avoir une puissante influence sur ses traits. Aussi, à son aspect, un des grands inclinant le genou en terre : «Prince, dit-il, la conduite tyrannique de votre frère a été punie comme elle devait l'être, nous venons vous proposer de règner à sa place.»

Abousaber, reconnaissant la récompense que le ciel gardait à sa résignation, ne répondit rien, se laissa revêtir des insignes royales et monta

sur le trône. Devenu roi, il s'occupa de rendre justice à ses peuples, et sa bienfaisance, son équité, son amour pour ses devoirs, lui gagnèrent l'affection de tous ses sujets, tandis que les soins qu'il donnait à ses armées et à la garde exacte de ses frontières, lui attiraient la vénération et le respect des rois ses voisins.

Cependant le roi, qui avait privé Abousaber de tous ses biens, et qui l'avait expulsé de son village, ne tarda pas à éprouver le même sort qu'il lui avait fait éprouver. Un voisin puissant envahit ses états, s'empara de sa capitale et le força de quitter son royaume.

Ce roi proscrit vint précisément se réfugier à la cour d'Abousaber, et lui demander son assistance pour recouvrer l'empire qu'il avait perdu.

Mais loin d'agir conformément au caractère qu'il avait montré jusqu'alors, Abousaber ordonna de saisir le roi vaincu et de le reconduire jusqu'aux frontières de ses états. Personne ne concevait cette inhumanité si opposée à la généreuse hospitalité du prince, et l'étonnement des courtisans redoubla encore quand ils entendirent Abousaber, s'adressant au monarque fugitif, lui dire : « Tu vois maintenant quel est l'efficacité de la patience, puisque c'est à cause d'elle que tu te trouves dans mes mains. »

Un jour que Abousaber était occupé à rendre justice à ses sujets, on traduisit devant lui une bande de voleurs. Au milieu d'eux, le nouveau roi reconnut ses enfans. Quels sont ces jeunes gens, demanda-t-il au chef

de la bande ? Sire, répondit cet homme, nous les avons enlevés il y a quelque temps, mais malgré tous nos efforts, nous n'avons pu les faire consentir à se livrer à notre profession, vous pouvez les prendre en toute sûreté à votre service ; nous oserons même vous offrir nos bras et nos trésors ; si votre majesté veut nous faire grâce, nous combattrons dans ses armées, et nous lui livrerons les richesses cachées que nous sommes parvenus à rassembler.

Abousaber, sans prendre aucun engagement, fit d'abord entrer ses deux fils dans son palais. Puis ayant appris des voleurs, le lieu où ils avaient caché leurs trésors, il ordonna qu'on les conduisît en prison.

Ce jugement excita de nouveau le

mécontentement parmi le peuple. Il est bien étonnant, se disait-on, que le roi montre une partialité si révoltante en faveur de deux des brigands, tandis qu'il punit ceux dont il a tiré des révélations précieuses.

Cependant Abousaber rentré dans son palais, s'était fait reconnaître de ses deux enfans, et leur avait appris les étonnantes aventures qui l'avaient porté au trône; mais les deux jeunes gens versèrent des larmes lorsqu'ils apprirent que leur mère avait été enlevée, et cette fâcheuse circonstance troublait seule le bonheur dont ils auraient pu jouir.

Quelque temps après, un homme et une femme se présentèrent devant le roi; le mari se plaignait de ce que son épouse refusait de lui obéir, et

repoussait toutes ses caresses. Loin de réprimander celle que l'on accusait, Abousaber fit saisir l'accusateur et ordonna qu'on lui tranchât la tête.

A cette nouvelle injustice apparente, le peuple et les grands furent si révoltés que des murmures unanimes annonçaient une sédition, quand Abousaber prit la parole et parla en ces termes :

Seigneurs, il est temps de vous découvrir une vérité que j'ai cru devoir vous cacher jusqu'à présent, mais que je me vois forcé de vous faire connaître, pour vous expliquer les causes des jugemens que vous avez désapprouvés : je ne suis point le frère de votre ancien roi, mais comme lui j'étais une des victimes de sa tyrannie. Lorsque pour

consoler un de mes compagnons je lui disais que la patience peut élever un homme du fond d'un puits sur le trône, ce méchant prince m'entendit, et pour me punir de ma hardiesse, me fit jeter dans un puits qui communique avec le souterrain dans lequel vous m'avez trouvé.

Maintenant vous concevrez facilement les diverses raisons qui m'ont fait agir.

Le roi fugitif qui était venu chercher un refuge dans mes états avait été mon souverain; et par un caprice injuste, il m'avait dépouillé de mes biens, chassé de son royaume et forcé de fuir sur une terre étrangère; je devais donc punir sa cruauté lorsque l'occasion s'en est présentée.

Les voleurs que j'ai fait mettre en

prison, m'avaient enlevé mes enfans que j'ai retrouvés avec eux et à qui j'ai fait grâce. Je ne pouvais donc leur pardonner une offense aussi grave, et je ne pouvais non plus punir mes fils. Quant aux richesses que je les ai forcés de restituer, ils les avaient enlevées, et j'avais tous les droits de les y contraindre.

Vous avez paru trouver étonnant que je fisse trancher la tête à un homme qui venait se plaindre de la désobéissance de sa femme; mais il faut que vous sachiez que cette femme était la mienne qu'il avait enlevée près de cette ville durant mon absence. Je crois donc que toutes mes actions ont eu pour base la justice et l'équité. A ce discours d'Abousaber, toute l'assemblée témoigna sa satis-

faction par des cris de joie, et chacun s'empressa de demander pardon de ses injustes murmures au sage monarque qui vécut long-temps heureux, respecté et chéri de sa famille qu'il avait retrouvée et de ses sujets qu'il avait su conserver.

Vous voyez, sire, continua Bakhtyar, combien la patience est utile et la précipitation dangereuse. Songez que l'ordre que vous allez donner sera pour jamais irrévocable, et que ce serait en vain que vous vous apercevriez plus tard de l'erreur et de l'injustice que vous auriez commises. Ces représentations persuadèrent Azad Bakht, qui remit au lendemain l'exécution de Bakhtyar.

(Bakhtyar parvint ainsi à retarder son supplice, en racontant chaque

jour un conte que l'étendue de ce Recueil ne nous permet pas de rapporter. Mais chaque matin un vézyr venait effacer dans l'esprit du roi l'impression que le jeune homme y avait faite la veille.)

Enfin le dixième jour, lorsque Bakhtyar eut cessé de parler, le roi voulut encore le renvoyer en prison; mais indignés de cette faiblesse, les vézyrs et les grands du royaume demandèrent à haute voix son supplice, et menacèrent de quitter la cour, si le roi la déshonorait par un honteux pardon. La reine elle-même joignit ses remontrances à celles des vézyrs; mais Azad Bakht ne pouvant se décider à ordonner la mort de ce jeune homme, et à être témoin de son supplice, leur remit son sort entre les mains.

On fit éloigner Bakhtyar de la présence du roi, et des crieurs annoncèrent au peuple, par toute la ville, que son supplice allait avoir lieu sur la place publique, où une foule immense se rassembla bientôt. Mais à la vue de Bakhtyar tous les cœurs furent vivement touchés de son air de jeunesse et de candeur. Par un hasard heureux, Fareksewar, le chef des voleurs dont nous avons parlé, entrait dans la ville au moment où tout ceci se passait. Attiré sur la place publique par la foule qui s'y portait, il aperçut, non sans étonnement, son fils adoptif que l'on conduisait au supplice.

Aussitôt, n'écoutant que son courage, il s'élance à la tête de ses braves compagnons; et sans que le peuple

songe à lui opposer de résistance, ils tentent de délivrer Bakhtyar. Les gardes les saisirent, et les conduisirent devant le roi, qui leur demanda ce qui avait pu les porter à cette démarche.

« Sire, répondit Fareksewar, ce jeune homme, qui est mon fils, a long-temps vécu avec moi, et j'ai reconnu en lui un caractère angélique, et une telle bonté, que si votre faut jesté veut ordonner sa mort, il méqu'en même temps elle ordonne la mienne. Ah ! si son père et sa mère, qui appartiennent sans doute à une famille royale, savaient où il se trouve, ils ne souffriraient pas sans doute qu'on le regardât seulement de travers. »

A ce discours le roi se prit à rire.

« Tu déraisonnes, ami, dit-il, tu commences par nous dire que ce jeune homme est ton fils; puis tu ajoutes que son père et sa mère appartiennent au sang royal. » — « Je vous expliquerai facilement cette contradiction, en vous racontant ses aventures, répondit Fareksewar. Un jour, en traversant les déserts du Kerman, je trouvai cet enfant nouveau né sur le bord d'un lac. Il était habillé de drap d'or, il avait autour du cou un magnifique collier orné de dix belles perles...» — « Aurais-tu encore ce bijou? demanda Azad Bakht avec empressement. » — « Oui, sire, et je peux les déposer à vos pieds, reprit l'ancien chef de brigands. » Le roi reconnut aussitôt les vêtemens de son fils, et ne douta plus de la vérité. Il courut

les montrer à la reine, qui les reconnut comme lui. « Sire, s'écria-t-elle, quelle nouvelle avez-vous de notre fils. » — Je vais te le faire voir, dit Azad Bakht », et en même temps il donna l'ordre d'amener Bakhtyar, s'empressa de détacher les chaînes qui le couvraient, et de le revêtir lui-même des insignes de la royauté.

Le jeune homme ne savait à quoi attribuer ce changement aussi subit qu'inespéré, mais il fut bien autrement surpris encore lorsqu'il entendit Azad Bakht dire à la reine : c'est là ce fils chéri que nous fûmes forcés d'abandonner dans le Kerman. Sa mère lui sauta au col en versant des larmes de joie, et le tint long-temps étroitement embrassé.

Les dix vézyrs dont les perfides

suggestions avaient failli causer la perte du jeune prince, furent à l'instant décapités. Azad Bakht remit le trône à son fils. Les grands du royaume vinrent lui prêter serment de fidélité, et des fêtes magnifiques célébrèrent ce joyeux avènement.

Fareksewar fut nommé grand vézyr, et oubliant son ancien métier, il gouverna sous les ordres de son jeune pupille, avec tant de sagesse et de bonheur que ce règne glorieux laissa une impression profonde dans la mémoire des hommes qui en ont consacré le souvenir dans leurs histoires.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU SIXIÈME VOLUME.

LIVRE XVII.

LIVRE XVIII.

LIVRE XIX.

Fin de la Table.

ERRATUM.

Page 100, vers 18, au lieu de :

Alors leur troupe autour du prince se rassemble,

Lisez :

Autour du prince alors, leur troupe se rassemble.

IMPRIMERIE DE D'HAUTEL.

3 figures

